

LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE - RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR.

Vol. I

QUEBEC, SAMEDI, 24 JUIN 1876

No. 5

QUÉBEC, 24 JUIN 1876.

Une nouvelle extraordinaire, inouïe, vraiment incroyable, est venue frapper l'oreille du public, la semaine dernière. Le doyen des prélats canadiens, un octogénaire, un homme porté depuis plus d'un quart de siècle dans un nuage d'encens, soulevé jusqu'aux nues par un concert en tous lieux répété d'adulations frénétiques, salué comme le plus saint, le plus illustre, le plus vénéré et admiré des hommes, qui ne marchait qu'au milieu de fronts qui se courbaient à l'environnement sur son passage, maître absolu des consciences, des volontés et de toutes les initiatives, défaisant les institutions et les lois, jetant la société civile aux quatre vents, appelé Pontife, se déclarant personnellement infaillible et étendant l'infaillibilité jusqu'au dernier rang de la hiérarchie ecclésiastique, arrivé à tout oser avec succès, jusqu'à employer le bras de l'autorité même pour détruire un des derniers vestiges des institutions dont elle est le gardien, se faisant faire des lois d'exception à son usage exclusif, afin de donner un semblant de droit à l'usurpation systématique, et, comme nous dirions bien, se servant de la loi pour la détruire, cet homme qui, après avoir, pendant trente ans porté un sceptre inflexible sous lequel il pliait toutes les têtes, et effacé jusqu'à l'ombre même de la résistance à son intraitable arbitraire.....vient d'être obligé d'offrir sa démission d'évêque de Montréal, et de la voir acceptée avec empressement par la cour pontificale, suivant les termes mêmes de la lettre qui le lui apprend.

La cour pontificale, édifiée enfin sur la nature et le danger des empiètements commis par certains prélats canadiens, a compris qu'il fallait y mettre un terme, ne pas augmenter les ennemis de l'église dans un temps où ils sont si puissants et si nombreux. Or, de tous les ennemis du catholicisme, le plus dangereux pour le Canada que nous sachions, c'était bien l'évêque de Montréal avec sa fureur autoritaire, son absolutisme effréné qu'il portait, non plus seulement dans l'ordre purement civil, mais encore jusque dans les actes les plus ordinaires de la vie, et qui poussaient à la révolte les consciences incapables d'accepter l'anéantissement. Depuis une dizaine d'années surtout, cet homme, que tant d'adulations abjectes et intéressées faisaient presque un dieu, troublait les âmes de tout son diocèse par une persécution intolérable qui substituait sa volonté à tous les droits et à leur

plus légitime exercice. Il avait anéanti la liberté, et par suite la vérité du vote; si l'on votait contre le candidat recommandé par l'évêque, on engageait sa conscience, le confesseur fulminait, et, dans maintes occasions, les sacrements étaient refusés. Il ne restait plus rien de la dignité de l'homme et la constitution anglaise devenait une fiction; nous en avions la lettre, mais l'exercice en était repoussé, condamné. Être libre, c'était être hérétique, et quiconque voulait rester citoyen devenait un révolté, un rebelle à l'autorité religieuse. Aussi, dès qu'on vit triompher cet épouvantable attentat, avec la connivence des conservateurs anglais, assez aveugles pour ne pas voir le danger qui les menaçait eux-mêmes, pour ne pas comprendre la solidarité qui les liait à nous, se forma-t-il autour de l'évêque une légion de sycophantes et d'encenseurs sans vergogne, prêts à se faire les instruments du plus fougeux fanatisme, et l'on vit apparaître ces feuilles innommables, ces feuilles sacrilèges qui firent de la religion la servante de prétentions et d'ambitions effrontées. Le manteau religieux couvrit toutes les indignités et les plus viles natures s'en parèrent comme d'un moyen infaillible de succès et de duperie. Il y eut une époque d'abaissement moral indescriptible, à laquelle l'histoire réserve un jour une page qui paraîtra invraisemblable. Les caractères fermes quittèrent l'arène et se tinrent à l'écart, pendant que tous ceux à qui il restait quelque ambition politique durent s'effacer de plus en plus, se renier eux-mêmes, aller de concessions en concessions, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eût plus une voix qui fit entendre le plus timide mot de résistance.

C'est ainsi que, durant la dernière session du parlement local, l'atteinte la plus flagrante à des lois civiles toujours en usage chez nous, et parfaitement compatibles avec l'autorité religieuse, fut portée sans que personne y fit la moindre opposition. L'évêque de Montréal obtint le pouvoir d'ériger canoniquement des paroisses de son diocèse sans la concurrence jusque là incontestée de l'état. Du coup disparaissaient les commissaires nommés par le gouvernement et qui devaient faire rapport, disparaissaient aussi les avis préalables, les objections que les citoyens avaient droit de présenter, enfin tout le contrôle nécessaire à un acte également civil et religieux. Et sait-on ce qui est résulté d'un aussi monstrueux abus? C'est que les paroissiens, qui sont taxés, n'ont pas le droit de contester leur taxe, ce droit fondamental du sujet anglais de ne pas supporter l'impôt sans l'avoir voté; c'est que le budget des fabriques est dans un état pitoyable, leur

dette énormément augmentée, et les sacrements refusés pendant la vie et à la mort à ceux qui résistent.

Ceci, n'est qu'un exemple. Irons-nous les multiplier? non, certes; il n'y a pas un homme intelligent aujourd'hui au Canada qui ne voit où nous allons, et les meilleurs catholiques, en jetant un regard en arrière, sont épouvantés de tout le chemin que nous avons fait depuis le jour où ils laissèrent porter les premières atteintes à leurs droits civils par une faiblesse malheureuse, bientôt dégénérée en abdication.

Heureusement qu'une nouvelle ère se prépare. A côté de la démission de l'évêque de Montréal, un autre événement consolant a lieu, qui est de nature à rendre enfin la paix aux consciences accablées et va leur tirer un long soupir de soulagement. Nous voulons parler de la dernière lettre pastorale de Mgr. l'Archevêque de Québec; un semblable document, avouons-le, nous prend par surprise; nous en avons perdu l'habitude, et nous reconnaissons là du coup les excellentes inspirations où va puiser Sa Grandeur. Un prélat éclairé ne pouvait méconnaître que si l'église a ses droits, droits qu'aucun catholique canadien ne songe à contester, l'état a aussi les siens, et que le citoyen doit être aussi prêt à les défendre qu'à se soumettre aux autres. Nous allons sortir, espérons-le, de cette lutte pénible qui menaçait de créer de graves perturbations dans la société, parce que l'élément anglais, dont Sir A. T. Galt se fait l'expression, semblait prêt à ne pas se soumettre à de nouveaux empiètements et même à remonter le courant des concessions. C'est un acte de haute prudence en même temps que de justice éclairée que vient d'accomplir l'Archevêque de Québec.

On nous permettra de reproduire la conclusion de ce document, telle que nous la prenons dans l'*Evénement* du 16 juin, journal qui en a fait la première mention, sans prétendre pour cela à être l'organe de l'archevêché, malgré tous ses titres. Voici le texte :

"Sera le présent mandement lu (lentement et sans commentaires aucuns ni avant, ni pendant, ni après la lecture.....) au prône des paroisses ou missions, où doit avoir lieu une élection, une première fois lorsqu'il en sera sérieusement question, une seconde fois le dimanche, ou jour de fête d'obligation qui précédera immédiatement la votation.....

(Traduction) Autres avis au curé.

I. Rien ne s'oppose à ce qu'un prêtre use de son droit de suffrage; mais aussitôt qu'il l'a donné, il doit laisser le lieu de l'élection.

II. Si un laïque, spontanément et privé, demande l'avis d'un prêtre, le prêtre peut lui répondre :

Mon opinion est en faveur de tel candidat. Mais il ne doit pas ordinairement donner les raisons de son opinion; il ne doit jamais exprimer publiquement son opinion, soit dans l'Eglise, soit hors de l'Eglise.

III. Lors même qu'on l'interroge (le curé) il ne doit pas dire un seul mot à propos d'élection ou de politique, lorsqu'il visite les malades, lorsqu'il fait sa tournée pastorale, ou dans les assemblées de fabrique, ou lorsqu'il s'agit d'école, ou dans aucune autre occasion semblable. A ceux qui le questionnent, il doit répondre qu'il n'est pas venu pour cela.

IV. Dans les circonstances extraordinaires, il doit consulter l'évêque.

V. Il ne doit rien écrire dans les journaux à propos d'élection ou de politique, sans consulter l'évêque, lors même qu'il s'agit de sa propre défense."

Voilà des recommandations qui vont rendre à certains prêtres la dignité de leur ministère qu'ils se donnaient tant

de mal pour compromettre. Nous ne nous opposons pas, quant à nous, et voilà ce qui distingue les vrais des faux libéraux, nous ne nous opposons pas à ce que les prêtres aient le droit de suffrage, à ce qu'ils soient des citoyens comme les autres, mais à titre égal, à droits égaux. Nous voulons qu'ils se servent de moyens purement humains lorsqu'ils feront acte de citoyens, qu'ils ne recourent pas à l'autorité religieuse dans des matières qui lui sont étrangères, qu'ils ne condamnent ou ne fulminent plus du haut de la chaire où on ne peut leur répondre, en un mot, qu'ils restent dans les bornes imposées à tous et que leur caractère religieux devrait leur faire respecter plus que tout autre. Ce sera un bon pas de fait que de pouvoir être candidat libéral sans sentir accourir derrière soi toutes les puissances de l'enfer, sans entrer soi-même dans la troupe des démons comme plus d'un candidat libéral s'y est vu poussé du haut de la chaire.

La Convention de Cincinnati.

COMMENT SE CONDUISENT LES PRETENDANTS REPUBLICAINS.

Les prétendants monarchiques mettent tout à feu et à sang, pour imposer une autorité qu'on ne veut pas leur reconnaître. En revanche, voici comment se conduisent les prétendants républicains.

A la grande convention du parti républicain qui vient d'avoir lieu à Cincinnati, pour le choix d'un candidat à la présidence des Etats-Unis, il y avait neuf prétendants désignés au choix des délégués.

C'étaient Blaine, Bristow, Conkling, Hartranft, Hayes, Morton, Washburne, Jewell et Wheeler.

Vendredi matin, la convention s'est ouverte à 10 heures. Toutes les délégations étaient à leur poste de combat, ayant repris leurs esprits et rallié leurs cohortes; se rappelant uniquement les lois de la discipline, fidèles au mot d'ordre, et portant haut le nom de leur choix sur leur bannière. Blaine, Morton, Bristow, Conkling, Hayes et Hartranft avaient chacun leurs groupes compactes et solides, prêts à donner l'attaque avec toutes leurs forces. Enfin le signal fut donné, le scrutin fut ouvert, et donna les résultats suivants :

Voix exprimées.....	756
Majorité.....	379
Blaine.....	285
Morton.....	124
Bristow.....	113
Conkling.....	99
Hayes.....	61
Hartranft.....	53
Jewell.....	11
Wheeler.....	3

A ce moment rien ne se dessinait encore. Cependant Blaine comptait quinze voix de moins que ses partisans ne l'avaient annoncé avec confiance. On parlait d'une coalition solide des factions Morton, Conkling et Bristow, décidée, disait-on, à porter ses voix sur Hayes si au troisième ou au quatrième tour les cartes ne tournaient pas en faveur de l'un d'eux. Le second scrutin ne se fit pas attendre. Les chiffres n'avaient pas changé d'une manière décisive. En voici le relevé :

Blaine.....	298
Morton.....	111
Bristow.....	114
Conkling.....	93
Hayes.....	64
Hartranft.....	63
Wheeler.....	3
Washburne.....	1

Ainsi Blaine gagnait treize voix ; juste le même nombre que perdait Morton ; Bristow en gagnait une ; Conkling, six ; Hayes, trois ; Hartranft, cinq ; Jewell disparaissait de l'horizon ; Wheeler restait au pair et Washburne apparaissait sous forme d'unité.

A partir de là les actions de Blaine commencent à baisser, et ses partisans d'occasion le désertent ; au 5e tour il est revenu à 287 voix, soit à peu près son point de départ ; Bristow reste ferme avec ses 114 voix ; Conkling et Morton descendent, le premier à 82, le second à 95 voix ; Hartranft gagne 6 voix et en compte maintenant 69 ;—mais Hayes profite des défections, et ses actions montent à 102.

Dès lors le courant ne s'arrête plus, Blaine reprend des forces cependant, et il semble qu'un nouvel espoir s'ouvre devant lui. Au 6me tour il s'élève à 308 et Hayes n'est encore qu'à 113. Mais au 7me, malgré un coup de collier qui porte Blaine à 351, Hayes triomphe haut la main et emporte la nomination par 384 voix, recueillant la succession de Morton, de Conkling, de Bristow et des autres, définitivement tombés sur le champ de bataille.

“ Le gouverneur Hayes, comme a dit le gouverneur Noyes, qui était son parrain devant la convention, est bien connu et très aimé dans l'Ohio. Quand la trahison levait la tête,—différent en cela de ceux qui sont “ invincibles pendant la paix et invisibles pendant la guerre, ”—il est entré au service militaire, et, jusqu'à ce que la lutte fût finie, il a suivi son chef et son drapeau. Prenez-le pour porte-étendard, a poursuivi M. Noyes, parce que vous avez en lui un candidat qui peut emporter l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois et New-Cork, en même temps que le reste ; parce qu'en lui vous avez un candidat sur lequel toutes les divisions peuvent se concilier, et parce que sa nomination est la plus sûre pour arriver au succès. ”

Aussitôt que la nomination de M. Hayes par la convention de Cincinnati a été connue, chacun de ses concurrents s'est empressé de lui envoyer les félicitations d'usage par le télégraphe. Voici la traduction de ces dépêches courtoises :

Washington, 16 juin. —Je vous offre mes plus sincères congratulations pour votre nomination. Je considérerai comme un grand plaisir de même que comme mon premier devoir politique de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour concourir à votre élection. Les premiers moments de ma convalescence seront consacrés à vous assurer dans le Maine un vote aussi fort que j'aurais pu l'obtenir moi-même.

J. G. BLAINE.

Je vous félicite de votre nomination pour la présidence, et je travaillerai activement à votre succès.

O. P. MORTON.

Je félicite cordialement le pays, le parti républicain et vous-même de votre nomination. Je n'ai pas besoin de vous donner l'assurance de la cordialité de mon concours.

ROSCOE CONKLING.

Je vous prie d'accepter mes félicitations cordiales. Votre nomination est un gage de victoire en novembre.

B. H. BRISTOW.

Harrisburgh, 16 juin. — Je vous félicite cordialement de votre nomination. La Pennsylvanie vous donnera sûrement son vote en novembre.

J. F. HARTRANFT.

Acceptez mes plus sincères félicitations.

MARSHALL JEWELL.

M. Hayes a répondu à M. Blaine :

Votre bienveillante dépêche m'a profondément touché, et je ne sais comment répondre en termes convenables. L'assurance de votre sympathie et de votre concours me donne des forces pour la lutte dans laquelle nous allons entrer. Dans votre retour à la santé je vois un présage de succès pour le parti républicain. J'espère que toute trace de votre récente maladie disparaîtra prochainement, afin que vous puissiez être promptement rendu à votre famille et à votre pays. Je vous envoie ma première dépêche depuis la nomination.

R. B. HAYES.

Nous avons encore sous les yeux quelques dépêches qui ont un cachet particulier de courtoisie. Voici entr'autres : Washington, 16 juin.—A l'Honorable James M. Harlan :—Je félicite la convention de la nomination du gouverneur Hayes, et je me réjouis que mes amis y aient contribué, Vous nous avez assuré la victoire en novembre, en nous donnant un homme honorable pour qui tout véritable républicain peut voter.

B. H. BRISTOW.

A l'Honorable B. H. Bristow, Washington :—Vous n'avez pas été nommé, mais votre nom honoré, vos œuvres honorables, et le patriotisme de vos amis, ont sauvé le parti et le pays.

RICHARD SMITH.

A l'Honorable Eugène Hale :—J'espère que vous voudrez bien vous arrêter à Columbus, et porter mes congratulations avec l'assurance de mon respect personnel au gouverneur Hayes.

JAMES G. BLAINE.

A l'Honorable A. B. Cornell :—Je viens juste d'apprendre la nomination du gouverneur Hayes, et elle me paraît judicieuse et sage. Je désire vous faire savoir, à vous et à tous mes vieux amis, combien je suis reconnaissant des efforts faits en ma faveur.

ROSCOE CONKLING.

Enfin, le président Grant a adressé à M. Hayes, le télégramme suivant :

Washington, 16 juin.—Je vous félicite et suis bien assuré que vous occuperez à partir du 4 mars prochain la position que j'occupe actuellement.

U. S. GRANT.

Des Associations Co-opératives.

Ces associations ont pris depuis quelques années, en Angleterre et aux Etats-Unis, une extension, un essor extraordinaires. Les ouvriers, comprenant qu'ils ne réussiraient jamais à améliorer leur condition par l'expédient dangereux des grèves, ont résolu de lutter contre le capital par le capital et cette tentative a été couronnée du plus beau succès.

La position de l'ouvrier est assez précaire ; le prix de son travail est généralement contrôlé par le patron, qui doit fixer les salaires en rapport avec les profits qu'il réalise et l'état des affaires. Si les affaires deviennent mauvaises, si, pour une raison quelconque, le prix de l'article fabriqué diminue, le fabricant se trouve naturellement forcé ou de réduire les gages ou de se ruiner en continuant des opérations qui sont pour lui une cause de pertes constantes. Et, cependant, le prix des marchandises, surtout des denrées alimentaires, ne baisse pas, en sorte que l'ouvrier se trouve dans cette position anormale que le prix de son travail baisse pendant que les frais de vie restent les mêmes. Alors il faut ou que l'ouvrier se prive du nécessaire, ou qu'il s'endette ou qu'il dépense les économies qu'il a faites.

Pour obvier à cet inconvénient et se prémunir contre les dangers de cette position anormale, les ouvriers, dans beaucoup de villes des Etats-Unis, se sont formés en associations et ont ouvert des magasins sur le système co-opératif. Un

des premiers et principaux établissements de ce genre est celui des charpentiers de navires de Charleston (Boston). Ce magasin, ouvert il y a une douzaine d'années avec un capital de \$1500 fait aujourd'hui des affaires pour environ trois millions de piastres annuellement et rapporte 7% à ses actionnaires, qui ont en outre l'avantage de se procurer leurs denrées alimentaires à peu près au prix du gros.

A Chicago, les ouvrières ont formé un pareil établissement, qui a réussi au delà de toute espérance. Un journal de cette ville, la *Tribune*, en parle dans les termes les plus élogieux et donne le tableau suivant pour montrer ce que gagnent les actionnaires dans l'achat de leurs denrées alimentaires:— (La colonne de gauche indique le prix ordinaire des articles et celle de droite celui auquel ils sont vendus au magasin de l'association.)

Sucre extra C.....	\$0.11	\$0.09½
“ “ A.....	0.12	0.10
“ en pain.....	0.13	0.10½
Café No. 1, vert de Rio.....	0.35	0.31
“ grillé et moulu.....	0.40	0.35
Thé, Young Hyson, bon.....	0.60	0.40
“ “ “ supérieur.....	1.30	0.75
“ “ “ très-beau.....	1.50	1.00
“ Gun Powder, bon.....	0.60	0.40
“ “ “ supérieur.....	1.30	0.75
“ “ “ très-beau.....	1.50	1.00
Poivre moulu.....	0.45	0.25
Epices.....	0.35	0.20
Muscade.....	1.60	1.20
Raisins.....	0.20	0.12½
“ (Zante currants).....	0.12½	0.08
Riz.....	0.15	0.08½

Il y a pareille réduction sur les autres articles. En faisant l'addition des deux colonnes, on trouve que celle de gauche forme une somme de \$10.68½ et celle de droite un montant de \$7.20½, chiffres qui accusent en faveur du magasin de l'association une différence de \$3.48 ou d'environ 35% au-delà du tiers. Avec une semblable réduction dans ses frais de vin ou sa consommation, on conçoit que l'ouvrier peut facilement supporter une réduction de 10% sur les gages et continuer de vivre dans l'aisance.

A Lynn, les cordonniers ont organisé une institution semblable et qui réussit parfaitement.

En Angleterre, il existe un nombre immense de ces institutions. Le tableau suivant montre l'état des affaires de ces sociétés :

	1866	1867	1868	1870	1871
Sociétés inscrites.....	839	906	956	969	
Ont fait rapport.....	436	577	670	749	
Nombre des membres.....	174,993	171,897	208,738	249,113	262,188
Capital-actions.....	1,046,810	1,475,199	1,027,776	2,084,201	2,305,951
“ emprunté.....	118,028	136,784	184,163	197,128	215,558
Marchandises payées.....	3,802,766	5,337,262	6,160,406	7,457,741	
“ vendues.....	4,462,676	6,001,153	8,113,072	8,202,436	9,439,471
Frais généraux, y compris l'intérêt et la dépréciation des marchandises.....	235,594	311,258	349,050	335,227	388,721
Passif.....	1,589,245	2,027,747	2,405,902	2,866,318	
Actif.....	1,353,839	1,858,610	2,155,117	2,694,426	3,025,567
Capital placé en d'autres associations.....			397,829	331,433	407,944
Profits nets de l'année, déduction faite des frais généraux.....	372,307	398,578	425,542	555,435	670,721
Dividendes donnés aux membres sur le montant de leurs achats.....			357,380	467,164	583,260
Dividendes sur les achats des personnes n'étant pas membres.....			12,676	16,523	16,248
Sommes payées pour les fins d'éducation.....			3,606	3,775	5,097

Depuis 1871, les affaires et le nombre des membres de ces associations ont constamment augmenté. Et, comme l'indique le tableau, les dividendes payés aux membres sur leurs achats en 1871 ont atteint le chiffre énorme de £533,260 sterling ou \$2,834,643.60. C'est autant que la classe ouvrière a économisé, puisque sans cela ces profits seraient tombés dans la bourse des détailliers.

La réduction sur le prix des marchandises achetées représente un montant au moins égal, en sorte que le gain de l'année se solde par \$5,669,287.20. Répartie entre 262,188 membres, cette somme forme pour chacun un profit net de \$21.65 environ. A Québec et dans tout le pays, ces profits seraient beaucoup plus considérables; puisque ceux des détailliers le sont aussi. A \$25, deux mille ouvriers économiseraient chaque année \$50,000! Il semble qu'il y a là de quoi stimuler la formation d'une telle institution. Avec une aussi forte somme, ces deux mille ouvriers pourraient facilement porter secours à ceux d'entre eux que le chômage mettrait dans le besoin et alors ils n'auraient pas à se cotiser comme ils le font actuellement au moyen des sociétés de secours mutuels.

Ces associations reposent sur les bases suivantes:

- 1o. Chaque membre prend une carte d'affiliation qu'il paie une piastre;
- 2o. Tous les achats se font au comptant, afin de prévenir tout danger de perte;
- 3o. Les dividendes sont très-faibles afin de réduire d'avantage le prix des denrées et surtout afin d'empêcher les spéculateurs d'y entrer, au détriment des pauvres ouvriers;
- 4o. Les dividendes sont payés tous les trois mois afin de permettre de s'en servir et à ceux qui n'en ont pas besoin de les mettre à intérêt.

En Angleterre, les avantages de ce système sont si bien appréciés que même les employés du gouvernement les ont mis à contribution à Londres en établissant les *Civil Service Stores*, absolument sur le même pied que ceux des ouvriers.

Nous conseillons donc fortement à nos ouvriers canadiens d'adopter ce système, qui réussit si bien ailleurs et qui leur assurerait des profits sans obliger à une mise de capital. S'il fallait risquer des fonds dans une pareille entreprise, nous concevons qu'ils pourraient hésiter; mais il n'y a pas le moindre risque à courir et tout ce qu'il faut pour réussir, c'est de l'intelligence et de la bonne entente.

Le Canada à l'Exposition.

On a porté des plaintes contre les manières et la conduite de nos commissaires; cependant, l'exposition canadienne est aussi remarquable et aussi remarquée que les autres, et au dire de juges compétents, si elle n'a pas toute la perfection qu'elle pourrait avoir, elle n'en fait pas moins hautement honneur au pays qu'elle représente et aux personnes chargées de son administration.

Le gouvernement a bien fait de prendre sous ses auspices, l'exposition des produits canadiens, au lieu de s'en rapporter à l'initiative des particuliers de toutes les Provinces, qui en auraient fait ce qu'ils auraient voulu, suivant leurs goûts et leurs caprices. De cette façon, le gouvernement se trouve en avoir la responsabilité; aussi, cette exposition a-t-elle pour effet de donner une exacte idée de ce que le Canada est, de ce qu'il peut produire, et des progrès qu'il a faits aux points de vue agricole et industriel. On approuve généralement le plan de notre exposition. On ne pouvait assurément mieux faire pour en assurer l'ensemble et l'harmonie.

Pour les fins de l'exposition, le gouvernement du Dominion votait d'abord \$100,000; c'était généreux, et les diffé-

rentes provinces ne tardaient pas à suivre son exemple ; ajoutées à des contributions privées, les souscriptions des provinces s'élevèrent à cette somme. Après cela, on ne peut s'étonner de ce que le Canada, non seulement "ait revêtu ses plus beaux atours," comme le disait dernièrement le *Sun* de New-York, mais qu'il aille jusqu'à surpasser toutes les autres colonies de l'Empire, ainsi qu'un certain nombre des puissances étrangères.

Ce qui caractérise avant tout l'exposition canadienne, c'est sa généralité ; elle ne se limite pas à une seule province, ou à un objet particulier. Ontario, Québec, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, l'Île du Prince-Edouard, la Colombie Anglaise et le Manitoba y sont également représentés, et les objets que toutes les Provinces exposent donnent l'idée exacte des ressources et des moyens de la confédération.

La section géologique renferme des échantillons de minerais de différentes espèces, et que ne surpassent pas en valeur ceux qu'exposent les autres pays. On y remarque un bloc de plombagine de 6 pieds de longueur sur 4 de largeur ; c'est un des morceaux les plus gros qu'on ait jamais retirés des mines. Le granit rouge du Nouveau-Brunswick est aussi très remarqué. Cette section contient encore un choix de marbres polis et de revêtements de cheminées en marbre, faits à Montréal. Ils égalent, pour le fini, la délicatesse et la beauté du dessin, les meilleures productions du même genre d'artistes italiens. La poterie canadienne rivalise avec celle de Staffordshire. Le fait est que dans un certain nombre d'industries, la charpenterie, la mécanique, l'ébénisterie, la fabrication d'instruments agricoles, de produits chimiques, de fourrures, etc., etc., le Canada saura bientôt être de niveau avec les autres nations.

La province d'Ontario fait un remarquable étalage d'instruments scolaires, qui donnent une idée complète du système d'éducation de cette province ; d'Ontario encore, de Québec et du Nouveau-Brunswick ont été envoyés des objets d'art qui indiquent un certain génie et qui font bien augurer de l'avenir.

Dans la galerie des arts, les peintures canadiennes excitent l'admiration des critiques, tant par la hardiesse de la conception que pour la finesse du pinceau ; s'il n'existe pas encore au Canada d'école nationale des arts, comme on le voit en Italie, dans les Flandres, ou en Angleterre, il y a néanmoins d'amples matériaux pour la propagation de cette école, et de bonnes perspectives pour sa prochaine fondation.

On remarque dans les départements de l'horticulture et de l'agriculture, l'abondance et la variété de nos produits. On y voit presque toutes les espèces de grains et de céréales, et tous les échantillons sont d'une incontestable supériorité. Chevaux et bestiaux ne doivent être exposés que dans un mois. L'association des *Fruit Growers* ne manquera pas de faire cet automne une exposition remarquable des produits de nos arbres fruitiers.

Il est vrai que le Canada, au point de vue industriel, fait de rapides progrès depuis quelques années, mais c'est encore et surtout au point de vue agricole qu'il excelle, et dans tout ce qui concerne le jardin et la ferme, on ne lui dispute pas sa supériorité.

L'exposition canadienne, en même temps qu'elle fait honneur à la Confédération, est une source d'instruction pour le spectateur. Elle démontre à l'évidence que le Canada a chez lui, en abondance, les éléments de richesse et de prospérité. Qu'il continue à développer ses ressources, comme il l'a fait jusqu'aujourd'hui, et avec l'habileté et l'énergie qui caractérisent sa population, il ne manquera pas d'occuper bientôt parmi les nations une place importante.

Le canadien peut se montrer fier de son passé et s'attendre, sans prétentions vaines, à un avenir plus brillant encore.

Entretiens de la campagne.

(Pour le Réveil.)

Non, non, il n'y a pas au monde un aussi beau pays que le Canada, l'été. Il y en a de plus vantés, de plus connus, ils sont nombreux même ; l'imagination des peintres et des poètes s'est épuisée sur l'Italie, sur la Suisse, sur le midi de la France, sur le Rhin et le Bosphore ; Venise, Naples, Byzance, la Grèce ont passé depuis des siècles dans tous les chants, et tous les jours encore elles prêtent au style qui veut les peindre la splendeur étincelante que la nature leur a donnée ; les lacs de Suisse, d'Ecosse et d'Irlande comptent les rêveurs par millions ; tous les pinceaux se sont exercés sur leurs bords, et les rives du Danube, du Bosphore et du Rhin ont répété mille et mille fois des strophes balancées avec leurs ondes ; depuis près d'un siècle le Mississipi et déjà l'Hudson lui-même sont entrés dans ce concert de l'imagination enchantée..... Mais où sont les poètes du St. Laurent ? qui jamais a chanté, qui jamais pourrait chanter ce roi des fleuves qui semble comme un bras de l'océan abattu sur la terre dans une convulsion suprême, et qui du coup s'est fendu un lit à travers les montagnes ; ce roi des fleuves qui a gardé de la mer la majesté terrible ou souriante, tumultueuse ou assoupie, qui a pour bordure une chaîne de montagnes ondulant comme ses flots, bleues comme l'azur où elles se reflètent, et pour lit de repos une vallée de cinq mille lieues carrées, déchirure gigantesque faite dans les entrailles de la terre, et qui s'emplit tour-à-tour d'orages dont l'écume vole jusqu'aux nues ou de souffles aussi légers que celui de la brise glissant dans l'herbe après la pluie.

Le St. Laurent ne prête pas à la poésie, à moins que ce ne soit celle de Milton, du Dante ou de Victor Hugo. Cette grande nature a des profondeurs, des hardieses et des échellements qui ne vont pas aux vers de l'épique, à ces vers qui se soupirent au bord des lacs ; elle manque de cet apprêt et de cette gracieuseté presque étudiée qui fait des sites européens comme autant de parures à demi complétées par l'art ; elle n'a pas de coquetteries, elle ne minaude pas, elle ne chatoie pas, mais elle grandit, elle soulève l'imagination et lui donne des ailes qui couvrent l'horizon tout entier. Le pittoresque ne va pas à sa taille ; elle le rejette ou le dédaigne comme un agrément puéril. Sortie d'un jet des entrailles du globe, elle a conservé une grandeur implacable qui repousse les embellissements de l'art comme des profanations ; tout en elle est neuf, saisissant, dominateur. Dans les régions même les plus cultivées, elle garde comme une physionomie farouche qui reparait sans cesse sous les efforts de l'industrie humaine ; on sent qu'il y a là quelque chose d'immuable, et que les générations y passeront comme ces flots sombres du St. Laurent qui battent depuis des siècles les mêmes rochers, et qui laissent un instant une trace qu'un instant après le reflux emporte avec lui. Lorsque le ciel est orange, on croit voir l'horizon fuir dans un lointain plein de ténèbres et les sommets indécis des Laurentides se couvrir d'une ombre sans cesse grandissante ; on dirait un vaste fantôme poussant devant lui les nuages ; une voix profonde s'élève des abîmes, le ciel chargé de tempêtes se confond avec la terre dans une nuit menaçante, et l'âme, saisie d'une terreur indomptable, combat en vain l'effroi par l'admiration, et reste dominée, éperdue, dans l'attente de quelque effrayant cataclysme.

La richesse des couleurs, les tons éblouissants et variés sont comme des dorures de clinquant sur cette robe fauve, âpre et farouche. Que feraient à l'océan des tapis de fleurs semés ça et là sur son dos moiré des sombres reflets de l'infini ? Que feraient à la nature canadienne les bosquets parfumés, les grottes assoupies et le murmure des ruisseaux au milieu de branchages qu'ils fouettent en courant ? Ce seraient là de petites façons, des mièvreries pour cette géante qui n'admet pas même la toilette ; elle veut être vue dans l'en-

semble et dans l'envergure de ses formes gigantesques, et pour cela elle offre sans cesse au regard un déploiement infini ; la vue, d'un point quelconque du St. Laurent, à mesure que le fleuve s'élargit, embrasse presque toujours un panorama variant de dix à vingt lieues, et souvent beaucoup plus, dans toutes les directions.

De quelque côté que l'on regarde, sur la rive nord ou sur la rive sud, le spectacle, pour être différent, n'en a pas moins de grandeur ; il faut au large et vaste fleuve des fles proportionnées à sa taille et un cadre altier dont l'image réfléchie puisse atteindre ses dernières profondeurs. Quand les montagnes s'abaissent, ce sont des pentes puissantes qui se prolongent bien au delà de ce que la vue embrasse librement, ou des vallées qui se perdent au loin sous le sombre dôme des forêts. Nature qui n'est plus vierge et qui garde encore toutes les séductions de la virginité, comme ces tribus indiennes que la civilisation effleure et entame sans pouvoir les attirer à elle ni les façonner à ses mœurs !

Quand vient le soir, lorsque les premières teintes à demi voilées descendent sur cette nature qui a l'air d'être toute grande ouverte sous l'œil infini des cieux, elle se revêt d'une espèce de tristesse, d'une mélancolie qui gagne rapidement l'âme et l'a bientôt envahie tout entière. Quiconque s'est assis à l'heure du crépuscule sur une élévation d'où le regard domine le large cours du bas St. Laurent, a ressenti cette impression inévitable, cette sorte de pénétration intime de l'immensité.

C'est alors que l'esprit prend ses ailes, il plonge à son gré dans l'espace assoupi ; libre, échappé à la contemplation admirative qui est comme un demi-sommeil de la pensée, il s'exerce avec une fraîche puissance et une hardiesse que rien ne gêne, ni ne limite, ni ne déconcerte.

C'est à la campagne que viennent les grandes pensées, d'elles-mêmes, sans travail, sans préparation, comme l'eau qui s'échappe : l'homme s'y sent maître de lui-même, à l'abri de la tyrannie de l'opinion, des conventions et des préjugés. Pouvoir penser librement, c'est juger sainement : l'appréciation et la comparaison deviennent des faits naturels, presque fatals ; on ne peut s'empêcher en quelque sorte d'examiner, d'approfondir, et c'est alors qu'on est étonné de la quantité de lumière qu'il y avait en soi et qui se fait presque subitement sur les choses où l'esprit se porte.

Les événements demandent à n'être pas vus de trop près, parce qu'il s'en dégage toujours une certaine vapeur qui trouble la pensée et rend le jugement indécis, quand elle ne le fait pas errer tout à fait ; mais à la campagne, loin de tous les bruits, en regardant passer les hommes et les choses comme derrière un voile transparent, mais impénétrable, on semble échapper à la condition rigoureuse qui met l'erreur et l'imperfection dans tout ce qui existe. Sous un regard clair et libre, les événements se présentent comme devant la lumière d'une conscience inflexible, et l'on juge les choses comme on les voit, c'est-à-dire comme elles sont en elles-mêmes, parce que rien ne peut plus ni altérer ni obscurcir la vue.

Toutes les passions qui gouvernent l'homme apparaissent comme des monstres bizarres ; on le voit livré à toutes ces furies qui déchirent son esprit et son âme. On se demande où est la place de la raison dans cet être qui raisonne sans cesse, et l'on est émerveillé de tout le mal qu'il se donne pour démontrer qu'il n'en a pas.

Don Pedro II, empereur du Brésil.

Il y a, en Amérique, un prince et un pays que l'Europe ne connaît que de nom. Le prince, c'est le descendant légitime des trois premières maisons royales d'Europe : Bourbon, Autriche et Bragançe ; don Pedro II, fils de don Pedro Ier, de Bragançe et Bourbon, et de l'archiduchesse d'Autriche, Léopoldine.

Le Brésil n'était qu'une simple colonie du Portugal, lorsque, en 1807, la reine dona Maria, son fils don Juan VI, et toute la famille royale de Bragançe, fuyant devant les armes victorieuses de l'Empereur Napoléon, abandonnèrent Lisbonne pour aller chercher un asile et un trône incontesté à Rio de Janeiro. Dès ce jour les rôles étaient changés : la métropole était devenue la colonie, et la colonie s'élevait au rang de métropole. Rio de Janeiro resta la capitale du royaume de Portugal jusqu'à l'époque (1821) où éclata le mouvement libéral à Lisbonne, à Oporto et dans les principales villes de la Lusitanie. Le danger était grave, et le roi don Juan n'hésita pas : pour sauvegarder ses possessions européennes près de lui échapper, il s'embarqua immédiatement pour Lisbonne avec sa famille, laissant à Rio, en qualité de régent, son fils aîné, don Pedro, qui venait de s'unir à l'archiduchesse Léopoldine.

Don Juan était un habile politique : des deux moitiés de sa couronne, il était presque certain de perdre l'une ou l'autre. S'il restait au Brésil, le Portugal s'émancipait et entrait dans la voie des aventures à la suite de l'Espagne ; s'il quittait Rio, le Brésil, déjà indépendant de fait, devait tendre à se séparer définitivement du Portugal. Dans cette alternative périlleuse, le monarque prit le parti qui lui laissait le plus de chance de conserver les deux Etats sous le même sceptre, ou tout au moins de les maintenir l'un et l'autre sous la domination de sa famille. Il espérait que son fils régent contiendrait les tendances révolutionnaires de l'esprit américain ; mais si la révolution était la plus forte, si la haine du joig métropolitain poussait le Brésil à l'indépendance, don Pedro devait faire tourner le mouvement à son profit, et l'ancienne monarchie portugaise aurait deux trônes au lieu d'un pour la maison de Bragançe.

Cette dernière éventualité devait seule se réaliser : nulle puissance humaine ne peut arrêter la force des choses. Plus le Brésil s'était déshabitué du rôle subordonné de colonie, plus le Portugal s'obstinait à l'y plier de nouveau. On n'avait rien oublié à Lisbonne des étroites traditions de la suprématie métropolitaine mais le Brésil, qui avait vécu pendant quinze années de sa vie propre, ne se résigna pas à reprendre ses chaînes coloniales, et il se leva tout entier pour s'en affranchir.

Don Pedro était un prince doué de qualités admirables : c'était moins un monarque qu'un chevalier des anciens temps, prompt à toutes les résolutions généreuses, à toutes les hardiesse, à toutes les vaillances. Il comprit zar le champ combien le mouvement du Brésil était irrésistible ; il s'y jeta lui-même pour le diriger, le contenir, et pour obéir à sa nature aventureuse. Il proclama solennellement l'indépendance du Brésil, à jamais séparé du Portugal, et le Brésil, de son côté, l'acclama pour son Empereur. Pour obéir aux goûts du siècle et aux exigences des révolutions, il convoqua immédiatement une assemblée chargée de formuler la constitution qui devait régir le nouvel empire.

La guerre avec le Portugal fut courte : quelques vaisseaux brésiliens vinrent croiser à l'entrée du Tage et s'emparèrent d'un petit nombre de navires marchands : le commerce de Lisbonne jeta les hauts cris, et force fut au gouvernement du roi Jean VI de reconnaître l'indépendance de son ancienne colonie.

Cependant la constituante réunie à Rio faisait son métier d'assemblée omnipotente. Elle harcelait l'empereur de ses taquineries, elle le fatiguait de ses intrigues révolutionnaires. La besogne n'avancait pas et le pays se démoralisait. Don Pedro prit une de ces grandes résolutions qui sauvent les peuples et qui réussissent toujours quand elles sont exécutées d'une main ferme : il chassa l'assemblée et donna lui-même une constitution au Brésil. Cette constitution, admirablement appropriée aux instincts et aux besoins de la populace, régit encore ce vaste empire. Au milieu de ces constitutions républicaines qui s'écroulent les unes sur les autres dans l'Amérique du sud, elle est restée debout, toujours jeune et vigoureuse, de plus en plus chère à la nation qui en apprécie les bienfaits, et, chose curieuse, cette charte d'un empire nouveau ne compte en ce moment dans le monde entier que deux constitutions plus vieilles qu'elle, le mythe qu'on appelle la charte anglaise et la constitution fédérale des États-Unis.

C'est le 25 mai 1825 que fut proclamée et jurée la constitution brésilienne : le 2 décembre de la même année vint au monde don Pedro II.

Bientôt après de graves événements éclatèrent en Portugal. Le mort de don Juan VI avait laissé le trône vacant : l'infant don Mi-

guel avait usurpé le pouvoir suprême, au mépris des droits de dona Maria, en faveur de laquelle son père avait abdiqué. Les instincts chevaleresques s'éveillèrent plus ardents que jamais dans l'âme de don Pedro, qui s'enflamma à l'idée de défendre le trône et les droits de sa fille contre l'usurpation de son frère. Quelques mouvements anarchiques avaient agité le Brésil : Rio surtout fut troublé dans la journée du 7 avril 1831. Ce lui fut un prétexte pour abdiquer la couronne impériale. Il savait que cette couronne serait solidement assise sur le front de son fils enfant, et il savait aussi que la couronne de sa fille était compromise. Dans son héroïque sollicitude pour les droits légitimes de sa famille, don Pedro courut là où était l'obstacle et le danger : il partit pour l'Europe.

On connaît la fabuleuse odyssée de ce royal paladin, qui, avec quelques vaisseaux et quelques milliers de soldats péniblement ramassés en France et en Angleterre, vint attaquer don Miguel au cœur du Portugal, battit et rallia à lui les troupes de l'usurpateur, prit ses villes fortifiées, et en quelques mois de lutte arracha à son frère félon le sceptre qu'il avait extorqué et le remit aux mains de la légitime souveraine de Portugal, la reine dona Maria da Gloria, sa gracieuse fille. Ce que don Pedro prodigua, dans cette merveilleuse campagne, d'ardeur, de bravoure et d'audace, nous ferait croire aux plus surprenantes légendes du moyen-âge ; mais don Pedro n'a pas seulement travaillé pour les futurs Ariostes, il a travaillé pour l'histoire, qui assignera à son nom une place très-honorable parmi les législateurs des peuples.

Le fils de ce glorieux prince, don Pedro II, a été proclamé empereur à l'âge de cinq ans et quelques mois. Un conseil de régence, composé de trois membres, prit les rênes du gouvernement, qui passèrent bientôt aux mains d'un seul régent. L'éducation du jeune empereur fut parfaite, et ses heureuses dispositions, son goût pour l'étude, firent singulièrement fructifier les leçons de ses précepteurs. Ses deux sœurs, dona Januaria, mariée en 1844, au comte d'Aquila, frère du roi de Naples, et dona Francesca, mariée en 1843, au prince de Joinville, partagèrent avec une égale ardeur ses études fortes et variées ; et ceux qui ont fréquenté la cour du roi Louis-Philippe savent qu'il n'y a pas de femme plus spirituelle et plus accomplie que la noble princesse de Joinville.

En 1840, le 23 juillet, l'empereur don Pedro II fut déclaré majeur et prit l'exercice du pouvoir suprême : il avait alors un peu moins de quinze ans.

Pour juger le jeune empereur, pour apprécier tout ce qu'il y a en lui de bon sens, de prudence, de haute sagacité, de ferme résolution, il faudrait suivre l'histoire du Brésil pendant ces dix dernières années. A chaque nouvel incident, on retrouverait en lui ces qualités qui font les grands rois, et on le verrait étonner et charmer par sa précoce maturité cette brillante pléiade d'hommes d'Etat qui dirigent sous son impulsion la politique brésilienne. Personne, même parmi ses éminents conseillers, ne sait mieux que lui tous les secrets de la politique dans les questions internationales, comme dans ces questions de parti que crée le mécanisme constitutionnel. Personne n'a mieux étudié et ne connaît mieux que lui les rouages de l'administration jusque dans leurs plus minutieux détails.

Don Pedro II aime passionnément le Brésil ; il a au plus haut degré le sentiment de ses devoirs comme monarque ; tels sont les mobiles qui l'ont soutenu dans ce travail de tous les jours, au prix duquel s'acquiert la connaissance des hommes et des choses, qui est la science du gouvernement. Sa facilité prodigieuse, son aptitude à tout observer, à tout comprendre, ont aplani pour lui les difficultés de cette grande tâche.

Les personnes qui approchent l'empereur sont émerveillées de ce grand air qu'il tient de sa race et qui s'allie d'une façon charmante à une réserve naturelle et modeste. Sa figure porte à la fois l'impression de la bonté et du calme. Il sait écouter, quoique monarque, et cependant on trouverait difficilement un plus spirituel causeur. Il n'est pas de question qu'il ne puisse aborder avec une remarquable supériorité, et c'est vraiment merveille de l'entendre discuter tour à tour de politique, de commerce, de littérature, d'histoire, de poésie, de sciences naturelles, de sciences physiques, de sciences mathématiques. J'ai vu ici des Brésiliens du plus haut mérite, appréciateurs très-éclairés et très-compétents, trop parfaitement loyaux pour rien exagérer, et tous, sans exception, ne s'expriment sur leur jeune prince qu'avec l'enthousiasme d'un légitime orgueil.

Heureusement pour les nobles plans de l'empereur, le Brésil commence à comprendre que sa prospérité présente et future, que les immenses développements qu'il est appelé à prendre en population, en commerce, en civilisation, en lumières, ces sources de toutes les richesses, dépendent du maintien de la paix et de la tranquillité intérieure ; avec la paix, avec l'ordre, avec l'affermissement des institutions libérales et conservatrices qu'il possède, avec le respect des lois, on ne saurait indiquer des limites au magnifique avenir auquel ce pays est réservé.

Mais la grande œuvre de don Pedro II, œuvre à la fois humaine et politique qui sera son titre indélébile de gloire aux yeux de l'Europe, c'est d'avoir attaqué de front le préjugé national de la nécessité des esclaves noirs, et de l'avoir vaincu. Grâce à lui, grâce à ses ministres et aux chambres législatives de Rio, la traite est désormais et bien définitivement supprimée au Brésil, car la population a compris et accepté la politique impériale qui a pour devise : *Plus de traite des noirs ; — colonisation européenne.*

La politique de l'empereur et des chambres brésiliennes a été fort simple et fort sage. Il ne suffisait pas de décréter la suppression de la traite : il fallait ouvrir à l'agriculture de nouvelles voies et lui offrir les moyens de se passer, dans un délai plus ou moins éloigné, des travailleurs noirs. C'est à ce besoin que la législation a pourvu, en prenant des mesures propres à attirer au Brésil les colons européens.

L'empereur don Pedro s'est uni en mariage, le 30 mai 1843, à la princesse Thérèse-Christine-Marie, sœur du roi de Naples, ange de douceur et de bonté : de cette union sont nés deux princes, décédés au berceau, et deux princesses dont l'aînée, Isabelle-Christine-Léopoldine, a le titre de princesse impériale, comme héritière présomptive de la couronne.

Don Pedro a une taille élevée et un certain embonpoint : il a les yeux bleus et grands, les cheveux et la barbe très blonds et abondamment fournis : c'est un type septentrional, qui semble sorti plutôt de la blonde Germanie que des chaudes latitudes de la brune Rio ; sous sa peau blanche et transparente on voit circuler le sang des archiduchesses. Mais l'origine méridionale du jeune prince se révèle à l'élasticité de ses mouvements : il monte merveilleusement à cheval et se plaît à tous les exercices du corps ; quand il réside à Rio, on le voit partout, aux bals, aux théâtres, aux cérémonies religieuses ; il passe la saison d'été à son palais de Pétropolis, à huit lieues de Rio, nid d'aigle élevé sur les hautes montagnes qui dominent la baie, contrée riche et pittoresque, qui ne le cède en rien aux plus beaux sites de la Suisse. C'est la royale fantaisie de la maison de Bragance de placer son palais d'été sur les pics des montagnes, à Lisbonne ou à Cintra, chanté par les Camoens et par Lord Byron ; à Rio-Janeiro ou à Pétropolis, qui n'a pas encore trouvé son poète, car il date d'hier, mais à qui les poètes ne manqueront pas, tant ses frais et ravissants paysages prêtent à l'inspiration.

L'empereur reçoit deux fois par semaine ses sujets et les étrangers qui demandent à lui être présentés : il parle à tout le monde, il écoute tout le monde avec une bienveillance pleine de dignité. Le monarque ne s'efface jamais dans ces circonstances, mais le monarque a toujours les façons courtoises d'un parfait gentleman. Passionné pour la littérature, le jeune prince préside assidûment les séances de l'Institut historique et géographique de Rio, et son intérêt n'est jamais plus vivement excité que lorsqu'il entend la lecture de mémoires historiques ou littéraires qui touche aux origines de son empire. Sa bibliothèque particulière, riche de plus de vingt mille volumes, est composée avec un goût exquis et décèle le véritable amateur.

Tel est don Pedro II. Le Brésil, qui connaît ses éminentes qualités de cœur et d'esprit, le respecte et l'aime : le Brésil est fier de son souverain.

Heureux monarque qui règne sur un tel pays ! Heureux pays qui a la fortune de posséder un tel monarque !

CHARLES REYBAUD.

Nous empruntons à notre excellent et distingué confrère louisianais, le *Meschacébe*, le remarquable article qui suit sur l'attitude nouvelle que prend l'Angleterre en Europe, après

s'être si longtemps abstenue de toute part active dans les événements politiques de ce continent :

« Les trois empereurs grandis de l'abaissement de la France, et les chanceliers qui se croyaient le dieu en trois personnes de la machine européenne, en étaient-ils venus à faire très peu de cas de l'Angleterre et à la traiter de haut et de loin ? Sa déchéance était donc généralement admise, et de graves symptômes ont pu seuls modifier la commune croyance à son parti pris de silence et d'immobilité. La surprise a été considérable, lorsque le ministre Disraeli a posé la couronne d'impératrice de l'Inde sur la tête blanchissante de la reine Victoria, et John Lemoine, le journaliste et l'académicien français, a aiguisé et décoché à travers la Manche ses plus fines épigrammes et ses plus mordants sarcasmes, ne prouvant peut-être qu'une chose, à savoir que la période de l'entente cordiale était passée et trépassée entre les deux nations voisines. A part un certain côté ridicule qu'on ne saurait lui refuser sans injustice, le titre impérial avait un sens auquel ne se méprit point la Russie. La presse officielle de St. Pétersbourg affecta l'indifférence en sentant la menace. Le réveil de l'Angleterre s'affirma plus clairement encore, quand elle déclina sèchement l'orgueilleuse invitation qu'on lui adressait de ratifier, au sujet de la Turquie et de ses provinces révoltées, un programme à la discussion et à la rédaction duquel elle n'avait pris aucune part. Ajoutons des armements formidables qui n'étaient pas dissimulés, et les fluctuations barométriques des bourses et des banques, ces institutions d'un instinct sûr et d'une sensibilité délicate, et il ne restait plus de doute, le temps était à l'orage.

« Si maintenant nous voulons nous rendre compte de cette sorte de volte-face dans une déroute, de cette brusque transition de la syncope au mouvement, de cette réaction si énergique et si imprévue, la réflexion nous conduit à une conclusion à peu près certaine. La perfide Albion n'est pas seule, et la triple alliance de Berlin est en voie de rupture. Si la Russie est l'ennemie connue de l'Angleterre, sur quel auxiliaire inconnu fonde-t-elle son espoir ? Où est la base de sa foi punique, et comment a-t-elle aussi audacieusement posé le masque de l'inertie et jeté le gant de la bataille ? Or, et selon toute probabilité, c'est la main du plus fort des trois chanceliers, du trompeur le plus habile, du prince Bismark, pour le nommer, c'est cette main de fer qui est déjà dans celle de l'Angleterre, et qui aura été tendue la première. L'Autriche étant vouée par nécessité à la politique d'abstention, l'initiative de nouvelles aventures appartient forcément à l'Allemagne, que son genre de noblesse oblige d'ailleurs, et qui remplit pour le quart-d'heure le principal rôle historique. Au fond de tout événement, de tout incident européen, il convient de chercher Bismark, comme le juge d'instruction cherche la femme au fond du crime. L'Angleterre n'a pas sonné le branle-bas de combat sans la permission du diable qui ne se fait hermite à Varzin que pour le besoin de son ambition, et qui est l'idéal de gloire du vieux Carlisle, et ce n'est point en vain que Disraeli, annonçant il y a deux ans une grande mêlée religieuse, rangeait naturellement son pays du côté du protestantisme conduit par Bismark à la croisade. Si l'on doutait encore de ces machinations, on en trouverait le fil dans la presse officielle de Berlin qui malmène fort le prince Gortschakoff et lui reproche aigrement des allures dictatoriales. C'est toujours ainsi qu'on prélude à une brouille. Gortschakoff est pour Bismark un bienfaiteur et un créancier, et s'il est d'usage dans les relations sociales de rendre le mal pour le bien, de payer en monnaie d'ingratitude, cette règle n'a guère d'exceptions dans l'art tortueux de la diplomatie, et c'est à qui l'emportera en fourberie et en trahison. Gortschakoff montrait donc une ingénuité peu diplomatique en présentant à Berlin son billet échu, et plus simple encore était Andrassy en s'imaginant que son memorandum assurait pour longtemps la paix de l'Europe. Voit-on d'ici maintenant l'armée allemande et la flotte anglaise opérant leur jonction

au milieu de cette époque troublée ? L'ambassadeur de Russie à Paris songeait probablement à cette menaçante hypothèse en allant voir le duc Decazes. Il reste donc à la pauvre France un coin dans l'esprit, une part dans les préoccupations de ceux qui furent les complices de son écrasement, et ils invoquent encore son prestige éclipsé. Mais les leçons de l'adversité sont présentes à sa mémoire, les traces de l'invasion ne sont pas effacées de son sol sacré, l'herbe à peine a eu le temps de pousser sur les champs de carnage où dorment les intrépides soldats qui tombèrent en la défendant, et la France sera prudente et ne livrera rien au hasard de combinaisons qui pourraient être des pièges où elle perdrait un reste d'existence que chaque jour de labeur fortifie. Elle n'a plus le cœur léger qui l'entraîna vers le Rhin, elle se recueille en attendant une heure que rien ne doit lui faire devancer. Son attitude est celle de la défensive, et nous espérons qu'elle la gardera, à moins de chances encore illisibles dans le livre de la destinée.

Lettre d'Espagne.

C'est une chose curieuse que la route qui mène au Cirque-Moderne des Espagnols. Les voitures de l'aristocratie passent à côté de lourds omnibus, chargés de bourgeois, et de modestes coupés de "forasteros." On voit des flots de piétons qui garnissent les trottoirs de la route, et tout ce monde a l'air gai et animé. Les rires et les plaisanteries se croisent ; les femmes mêmes, depuis la pauvre chula jusqu'à la grande dame, parée de sa mantille blanche, en riche dentelle, ont l'air fort curieuses de voir la Corrida.

Les étrangers mêmes y prennent goût, car j'ai aperçu bien des membres du corps diplomatique, bien des Anglais (oh ! schoking !) quelques misses américaines allant voir ce que tous les préjugés de leurs pays ont mis à l'index. Il est vrai de dire que les puritains de notre vieille Europe iront fort bien voir courre un pauvre renard, forcer un dix-cors, égorger des coqs et des rats, parier pour ou contre un "prize fighter," et bien d'autres facéties que je ne puis nommer, mais ils rougiraient en bonne conscience de ne pas protester contre la barbarie de la course aux taureaux.

Que nos excellents protecteurs d'animaux se consolent, la bonne moitié de ceux qui déclameront à leur retour en France contre les "toros" devant leurs amis ou familles, voire même dans le noble faubourg, n'ont pas ici manqué une seule course de taureaux. Pourtant nous voilà en face de ce vaste amphithéâtre où quatorze mille personnes s'entassent depuis la contra-barrera tout près de l'arène et du chemin de ronde jusqu'aux balcons en haut près de la loge royale. Quel spectacle ! En bas, sur quarante gradins la foule est épaisse et avide car ce sont les vrais amateurs qui s'entassent sans distinction de rang, et ils sont les maîtres de la fête.

Des gradins partent les vociférations contre toute irrégularité dans la course et les tonnerres d'applaudissements quand un acte d'adresse ou d'audace a couronné les efforts de Frascuelo et de Lagartijo. Le public des "gradas" s'échauffe à tel point qu'il accablait de coussins et de banquettes le "torero" maladroît tout aussi bien qu'il lancera une pluie de cigares, de chapeaux, d'oranges, aux pieds de "l'espada" vainqueur après un bon coup d'épée, fût-il donné de "Volapié." Au-dessus des "gradas," si vous regardez les "balconillos" et la galerie, vous apercevrez un public plus calme et plus mélangé de curieux.

Tout à fait en haut, dans les balcons, on aperçoit un spectacle souvent enchanteur. Tout le premier rang de ces loges, les jours où le roi va à la Plaza, est rempli des plus jolies femmes de Madrid. Elles déploient alors tous leurs

instincts pour ces contrastes de couleurs que l'Espagnole admire malgré elle. La mantille blanche domine dans les balcons, et les corsages rouges ou brodés, les écharpes brillantes, les robes bleues ou même grenat font un effet ravissant, d'autant plus que ce luxe de couleurs et de toilettes encadre presque toujours des têtes mutines et jolies, quand il n'embellit pas même celles qui sont moins favorisées par la Providence.

Quand le roi paraît, la course commence par une musique fort bruyante et la "cuadrilla" fait son entrée, précédée de alguazils en costume de la Renaissance. Je n'essaierai de vous décrire ni la magnificence des costumes, ni le cachet tout espagnol des banderilleros, des espadas, des picados, qui ont l'air empaillés dans leurs cottes de cuir, les pauvres chevaux qui font les frais de cet amusement assez cruel. Je veux seulement terminer cette description par un seul détail.

Quand toute la "cuadrilla" a pris sa place autour de l'arène, quand les alguazils ont reçu du président les clefs, il court par la Plaza un frisson de curiosité et d'attente pendant que tous les yeux se portent vers un porte basse vis-à-vis la loge du roi. Deux hommes ouvrent avec bien des précautions une lourde porte basse. On regarde toujours, et tout à coup le taureau bondit dans l'arène, la tête haute, les yeux éblouis par la lumière si éclatante au sortir de son obscure cellule, tous les muscles tendus et faisant voir la belle membrure de ses formes.

Le magnifique animal est superbe quand il bondit ainsi dans l'arène et qu'il s'arrête tout court pour contempler ce spectacle, ce bruit, cette lumière, alors qu'il croyait peut-être sortir de sa cage pour courir à travers les "vegas" et les plaines de son pays. Il ne s'arrête pas longtemps, car la fureur le prend, il pousse un sourd beuglement, il piaffe deux ou trois fois et il fond sur tout obstacle, hommes, chevaux, manteaux, voir même la barrière du cirque, jusqu'à ce qu'il meure sous l'épée des héros de la Plaza de Toros, Frascuelo, Gordito, Lagartijo, les derniers et piètres imitateurs de la grande race des bonnes "espadas."

Cet amusement est cruel sans doute et il ne saurait vivre quand l'Espagne aura passé sous les fourches caudines du cant et de la mode, alors qu'Offenbach et une féerie seront devenus le maximum d'excitation dans ce ciel presque tropical, mais je dois avouer qu'il y a, au point de vue artistique, quelque chose de triste à voir un pays perdre peu à peu toute originalité propre.

Quand les "toros" seront devenus de paisibles bœufs de labour, quand les mantilles blanches et les éventails auront fait place à de méchantes imitations de Worth ou de Lucie Haquet, quand il n'y aura plus de "bolnas" sur les Sierras et plus de gitanos en Andalousie, sans doute, l'Espagne aura peut-être un meilleur budget et moins de pronouciamientos, mais en tous cas nous bénirons l'heureuse inspiration qui nous fit passer les Pyrénées avant la disparition des "Cosas de Espana."

Quien dice España dice doto.

Affaires d'Orient.

Nous empruntons à des correspondances de Turquie les intéressants détails suivants sur le détronement du sultan Abdul-Aziz :

Constantinople, 19 mai.

Malgré le caractère pacifique qui a marqué, dès le premier jour, le mouvement des étudiants des mosquées, il règne toujours ici une certaine inquiétude dans les esprits. La nomination de Mehemed Reichdi Pacha au poste de grand-vizir, publiée vendredi, a été très

froidement accueillie par les auteurs de la démonstration de la veille. Celle du cheik-ul-islam, Fairallat Efendi, aumônier du sultan, n'a pas eu plus de succès. Réunis au nombre de près de deux mille dans la chaussée qui conduit du débarcadère de *Seikedji-Iskelenté* à la Bablime-Porte, pour attendre la cérémonie de l'installation du nouveau grand-vizir, les softas ont gardé sur le passage du cortège une attitude silencieuse, comme pour protester contre le choix qui venait de faire le sultan. Ils avaient prononcé déjà le nom de Midhat Pacha et c'était cet ancien ministre qu'ils comptaient que le sultan nommerait à la place de Mahmoud.

Depuis, les softas se sont tenus tranquilles. Ils ont dit qu'ils consentaient à attendre les actes du nouveau chef du cabinet et ceux du nouveau cheik-ul-islam. Ils ont même envoyé une députation à Mehemed Reichdi Pacha, mais il paraît qu'ils tiennent absolument à Midhat. Midhat est pour eux la personnification de la réforme qu'ils poursuivent et dont ils ont déjà dressé le programme. Ils veulent d'abord une constitution et une assemblée nationale. Ils demandent ensuite une révision des comptes de la liste civile pendant les trois dernières années et la restitution par le sultan de toutes les sommes que S. M. a prélevées sur le trésor public dans cette période de temps, en sus des allocations de la liste civile. Ils veulent une cour des comptes, un conseil spécial des finances, et, dans l'ordre politique, ce qui vous paraîtra extraordinaire de la part d'une caste qui passe pour être la gardienne des vieilles traditions de la conquête, la fusion de toutes les races qui composent l'empire, de façon à ce que les musulmans et chrétiens ne fassent plus qu'un seul et même peuple ayant des droits uniformes et des devoirs communs. C'est le seul moyen, disent-ils, de débarrasser le pays des interventions étrangères qui ont fait son malheur et qui le conduisent à sa perte. Ces interventions s'appuient sur la condition d'infériorité qui est faite aux chrétiens dans l'empire.

Elles n'auront plus leur raison d'être quand les musulmans et les chrétiens seront égaux. Du même coup disparaîtront à tout jamais les insurrections et les soulèvements périodiques des populations chrétiennes, et la Turquie recouvrera sa souveraineté et son indépendance.

Les softas, et par les softas il faut entendre le peuple turc, car le peuple est avec eux, tiennent encore le programme en réserve, et, en attendant, ils veulent associer les chrétiens à leurs efforts pour obtenir cette importante et salutaire transformation des institutions du pays. Ils ont déjà fait prévenir les chefs des communautés non musulmanes qu'ils travaillent pour le bien de tous et qu'ils seront peut-être dans le cas de faire appel au concours des chrétiens et des israélites, afin de donner un caractère d'unanimité à l'expression du vœu national.

Bien que les softas représentent la partie éclairée de la population turque, on ne croit pas cependant qu'ils aient à eux tout seuls combiné un pareil plan et qu'ils se soient mis en tête d'en poursuivre l'exécution. A coup sûr, une main intelligente, un esprit libéral et patriotique se cache derrière eux et donne l'impulsion au mouvement qui se manifeste. Il serait téméraire, sans doute, de donner des noms, mais celui de Midhat Pacha est cité tout bas. Le fait est que Midhat, nommé à Brousse le jour du rappel de Hassan-Avni Pacha, a refusé ce poste et qu'on n'a pas insisté pour lui faire quitter la capitale de peur, apparemment, de trop surexciter les softas qui étaient déjà sur pied.

Jusqu'à présent, tout est bien ; mais il y a lieu de se demander, pour ceux qui connaissent ce pays, à quoi conduira le mouvement populaire.

Le sultan n'entend point céder. Il avait déjà hésité à renvoyer Mahmoud, parce qu'il ne voulait pas donner satisfaction jusqu'au bout aux softas, pour qui il prétendait avoir déjà assez fait en déplaçant le cheik-ul-Islam. Ce n'est que sur les instances pressantes de sa mère qu'il s'est décidé à se défaire aussi du grand-vizir. Il n'a pas voulu alors et il veut encore moins aujourd'hui de Midhat. Son irritation contre les softas est à son comble.

Il proclame tout haut qu'il les exterminera et qu'il sévira contre eux plus sévèrement que son père n'avait sévi contre les janissaires. Il compte sur sa garde impériale et sur l'armée.

Les softas disent qu'ils ont l'armée avec eux.

Ils sont préparés à repousser, en cas de besoin, la force par la force. Leurs chefs ont déjà rédigé un mémoire dans lequel ils démontrent, en se basant sur le texte du Coran, que le sultan Abdul-

Aziz a par ses actes encouru virtuellement sa déchéance. Mais ce que conçoivent pour le bien du pays quelques hommes éclairés et bien intentionnés sera-t-il compris par le peuple? Le peuple est ici fanatique et grossier. Qui le retiendra une fois que ses mauvais instincts seront déchainés?

Ce qui suit est extrait d'une correspondance subséquente :

Les mouvements populaires qui ont en ce moment lieu à Constantinople ne sont nullement dirigés par ce qu'on se plaît à appeler le vieux parti fanatique turc contre les chrétiens. Témoin la manifestation qui a amené la chute du grand-vizir Mahmoud Pacha, l'ami du général russe Ignatieff.

Le sentiment de toutes les classes de la population de Constantinople était très surexcité depuis longtemps contre l'administration de Mahmoud Pacha. Le nombre des amis et partisans de l'ex-grand-vizir était devenu fort restreint. Dans les derniers mois, le sultan avait voulu à deux ou trois reprises différentes le destituer; mais le corps diplomatique, sous le coup d'influences extérieures, s'y était formellement opposé. Ce fait n'avait fait qu'augmenter l'irritation des esprits. La prolongation de l'insurrection de l'Herzégovine, la ruine des finances du pays, la misère arrivée à un degré intolérable, enfin, le mouvement éclaté en Bulgarie et l'incident malheureux de Salonique, témoignant de plus en plus de l'incapacité et de l'incurie de Mahmoud Pacha, mirent le comble à l'exaspération générale. On résolut d'en finir. Les *softas* se mirent à la tête du mouvement.

Les *médressés* ou *softas* forment des établissements spéciaux; ils contiennent plus de 15,000 individus de vingt à quarante ans, qui en sortent cadis, muphtis ou recteurs. Ce sont là en quelque sorte nos clercs d'autrefois, et le mouvement que nous avons sous les yeux nous rappelle quelque peu celui de la Ligue. C'est un sentiment plutôt politique que religieux qui fait mouvoir ces individus, lésés dans leurs intérêts, blessés dans leur sentiment national. Ils en veulent aux Russes mais non aux chrétiens. Ils commencèrent par empêcher, dès le 9 mai, les prières dans les mosquées. L'effet de cette interdiction fut immense, on ne peut le comparer qu'à celui que produisait au moyen-âge la mise en interdit prononcée par le pape.

« Le lendemain, environ 10,000 *softas*, après s'être bien juré qu'ils ne toléreraient aucun acte de violence contre les chrétiens, se réunirent aux environs de la grande mosquée de Soliman, et marchèrent dans un ordre parfait sur la Sublime-Porte. « Les chrétiens, avaient déclaré leurs chefs, sont comme nous sujets du sultan; leur vie, leurs propriétés doivent être sacrées; quant aux Européens, ce sont nos hôtes; qui les touche, pêche contre notre sainte religion.»

Les *chodchas*, ou professeurs de théologie, dont Mahmoud venait la veille d'augmenter les appointements, essayèrent en vain de les retenir. Lorsqu'ils furent arrivés devant le palais, un aide de camp s'approcha pour leur demander ce qu'ils voulaient.—« Nous venons dire au sultan que son gouvernement est détestable.—Et bien, reprit l'aide de camp, qui voulez-vous, comme grand-vizir et comme cheik-ul-Islam?—Cela ne nous regarde pas, répondirent-ils. C'est la prérogative de Sa Hautesse de les nommer.»

Néanmoins, on sait que le grand-vizir de leur choix aurait été Midhat Pacha, le plus énergique promoteur des réformes, de même qu'ils désiraient voir Khalil-Pacha aux affaires étrangères.

« Le mouvement n'était donc pas le moins du monde dirigé par le vieux parti turc.

Le lendemain matin, au nombre de 2 ou 3,000, armés, ils se rendirent au cheik-ul-Islam Capoussou (résidence officielle du chef du clergé), et crièrent : A bas le cheik-ul-Islam, en le vilipendant et en le traitant de lâche et de traître. De là ils se dirigèrent encore vers la Sublime-Porte. Chemin faisant, ils s'adressèrent aux chrétiens des quartiers qu'ils traversaient et les engagèrent à faire comme eux. « Venez, marchez avec nous, leur dirent-ils. N'ayez aucune appréhension. Nous ne vous en voulons pas. Ils vous trompent, ceux qui vous disent que nous nourrissons des desseins hostiles contre vous, que notre intention est de vous nuire. Vous êtes propriétaires de ce pays au même titre que nous. Il y a plus, vous formez un dépôt confié à notre garde par Dieu.

« Nous ne pouvons vouloir et nous ne voulons qu'une seule et même chose : le renversement de ce traître, de cet homme néfaste, qui nous a déshonorés, qui nous a ruinés, qui nous a perdus.» Les chrétiens à cet appel fraternel accoururent et se mêlèrent aux *softas*. La foule se trouvait ainsi considérablement grossie. Il y avait en ce

moment, aux abords de la Sublime-Porte, plus de six mille personnes qui criaient : « A bas le grand-vizir, à bas Mahmoud ! à bas le traître à la patrie ! » Sur ces entrefaites, on annonça à la foule que satisfaction était accordée aux vœux du pays, et que Mahmoud Pacha et le cheik-ul-Islam étaient destitués. On se calma comme par enchantement, et de toutes les poitrines sortit le cri de : « Vive la Turquie ! »

Mahmoud a quitté aussitôt la Porte; mais la foule l'attendait à sa sortie, et c'est accablé sous les invectives et les malédictions qu'il s'est éloigné en toute hâte.

La foule se dispersa alors dans le plus grand calme. Cette imposante manifestation ne donna lieu à aucun désordre, bien que tous les *softas* fussent armés : musulmans et chrétiens avaient fraternisé, au grand désespoir des ennemis séculaires du pays.

Dans la soirée, on répandit le bruit qu'on allait assiéger l'ambassade russe. Les chefs du mouvement firent alors déclarer qu'ils n'en voulaient pas au général Ignatieff, lequel, poussant à la ruine de la Turquie, faisait œuvre de bon patriote russe, et n'en méritait que davantage l'estime publique; mais que leur devoir, à eux, était d'empêcher de pareilles menées de réussir.

On raconte encore que le général Ignatieff aurait engagé vivement Mahmoud Pacha à faire disperser les *softas* par la troupe.»

DEUX SOCIÉTÉS NATIONALES.

Nous lisons dans la *Republique* de Fall River :

Nous avons appris avec peine, que la société Canadienne de langue française de Boston avait cru devoir expulser de ses rangs son premier président et son fondateur, M. Yves Giroux. Déjà l'année dernière, nous avons enregistré une action semblable de la part de la Société St. Jean-Baptiste de New-York. M. le professeur Batchelor, l'un des fondateurs de cette société, qui compte aujourd'hui vingt-six ans d'une expérience prospère, avait vu son nom rayé de la liste des membres et s'était vu forcé de recourir aux tribunaux pour obtenir satisfaction contre une telle injustice.

Si l'on réfléchit pour un instant que MM. Batchelor et Giroux étaient les plus fermes soutiens de leurs sociétés respectives et qu'ils ont fait tous les sacrifices imaginables de temps et d'argent pour les fonder sur des bases solides, l'on en vient à se dire qu'il faut que ces sociétés aient eu des raisons bien graves pour en agir ainsi avec deux hommes éminents sous tous les rapports.

Nous avons eu occasion d'assister, en mai 1875, à un banquet commémoratif du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la société de New-York. Nous en avons parlé à l'occasion; mais nous ne pouvons nous empêcher de rappeler le fait que le succès de la fête était dû, en grande partie, à l'initiative, au travail et à l'éloquence de M. Batchelor. Disons-le sans crainte d'être contredit par les hommes d'intelligence qui se trouvaient là en cette occasion : sans M. Batchelor à la Convention générale de septembre 1874, sans M. Batchelor au banquet de mai 1875, on aurait senti un vide impossible à remplir. En récompense d'un dévouement sans bornes, de sacrifices continuels de temps et d'argent, on a chassé M. Batchelor comme le dernier des hommes. Tant pis pour la société de New-York, M. Batchelor lui faisait honneur et il emporte avec lui en quittant la société la plus grande somme d'énergie, de talent et de dévouement qui se trouvait à son service.

Nous sommes fâché d'avoir à en dire autant de la société canadienne-française de Boston. M. Yves Giroux, organisateur, membre fondateur et premier président de cette société a subi le même sort que M. Batchelor; et pourquoi? Parce qu'une majorité jalouse détestait de voir un homme sérieux,

dévoué, énergique et intelligent planer au-dessus des querelles ridicules qui agitaient la société. M. Giroux, en vue de ces agissements indignes d'hommes sérieux, avait donné sa démission ; on lui répondit par l'expulsion. L'acte est caractéristique de ceux qui lui ont donné leur appui. M. Giroux, aujourd'hui, n'est plus membre de la société de Boston et nous l'en félicitons sincèrement. Des hommes comme MM. Batchelor et Giroux soulèvent naturellement des colères et des jalousies, mais la haine et l'envie d'une certaine classe de gens sont à nos yeux le meilleur certificat qu'un homme puisse avoir d'une conduite honnête et patriotique.

Lettre d'une mère à sa fille la veille des noces.

Elle est le premier aspect de la réalité et de la loi. Elle est froide, simple, sans prestige, et sans poésie extérieure : mais il faut l'aborder avec la poésie intérieure ; c'est-à-dire avec l'effusion d'une âme qui se donne tout entière, et qui ne trouve pas l'anneau trop rigide parce qu'il est de fer et sans ornement.

Ce magistrat qui vous unira en lisant le Code, c'est la société humaine qui vous accueillera, en vous avertissant de vos droits et de vos devoirs ; c'est un père de famille, ami de ton père, son égal, qui vous assurera la protection, la solidarité de tous les honnêtes gens.

Il faut le saluer comme un premier ami ; le remercier comme le dernier maître par qui s'achève ton instruction.

Il te dira que la femme doit obéir. Il dira à ton mari qu'il doit te protéger. Voulez-vous donc autre chose, mes chers enfants ? Vos cœurs ne batront-ils pas à l'unisson quand cet homme sérieux vous demandera si vous souscrivez à ces deux obligations de la société, qui sont les conditions de la vie pratique, aussi bien que de la vie morale ?

Je n'ai pas, ma fille, d'avertissement à te donner pour la cérémonie religieuse. Tu te reconnaîtras dans l'église, et si ta piété habituelle s'attendrit plus particulièrement ce jour-là, si ton respect se mélange de plus d'amour et de reconnaissance, je sais que ta raison soutiendra ton cœur dans cette dernière épreuve et que tu ne faibliras pas sous la grâce qui descendra sur toi, avec les chants de l'orgue et la bénédiction du prêtre.

On a besoin de prier, comme on a besoin de pleurer, dans cette grande joie. Quand on enchaîne sa destinée mortelle, on veut aspirer l'infini, ajouter un coin de l'horizon insondable à l'horizon humain, et prendre acte, pour ainsi dire, du droit de prolonger son bonheur et son amour au-delà de la vie. Mais cette extase a son ivresse, la femme vraiment chrétienne doit s'y prêter sans s'y donner.

Les émotions religieuses les meilleures, les plus profitables, sont celles qui ne diminuent pas le sentiment de la réalité, et qui s'y mêlent sans le troubler. Je te disais de porter la poésie de ton rêve à la mairie ; porte au pied de l'autel le sentiment précis et terrestre de ton union civile. L'homme qui prendra ta main devant le prêtre ne devient ni un saint, ni un ange, par cet acte religieux. Peut-être au fond du cœur, ne croit-il pas autant que toi ! ne le dépasse pas trop dans tes élans. Vois-le toujours, même à travers Dieu, et ne le transfigure pas pour voir Dieu à travers lui !

Ai-je d'autres conseils à te donner pour cette matinée radieuse ? Tu seras belle, car tu auras toute ton âme sur ton visage. Tu ne prendras pas un air de triomphe, car le choix d'un mari n'est pas une conquête. C'est un devoir qui commence. Tu ne seras pas confuse de ton bonheur, car tu l'as mérité.

Tu entreras à l'église, comme à la mairie, simplement, sûre de toi ; ayant à tes côtés comme une force la famille qui te donne, et comme une espérance la famille qui te reçoit ; heureuse d'être estimée plus encore que d'être aimée ; car, dans ce jour-là, ma fille, la première part appartient autant aux parents nouveaux, aux amis, au public, que la seconde appartient tout entière au mari.

Le mari ? Nous parlerons de lui tout à l'heure, sans jalousie, sans pruderie maternelles, selon ton cœur, que je sens battre dans le mien.

Mais jusqu'à ce que tu te trouves seule avec lui, dans le tête-à-tête qui ne finira plus, tu as des égards de politesse cordiale à observer. N'oublie personne et ne t'oublie pas toi-même. On t'analysera ; songes-y pour rester naturelle. La meilleure précaution à prendre, c'est de ne rien cacher et de ne faire paradoxe de rien.

Je ne te recommande pas d'aimer ton mari. Je te dis seulement : — ne crains pas de l'aimer ! La trop grande réserve des amours honnêtes prive le monde d'une victoire sur l'effronterie des amours déshonnêtes. Pare-toi, mon enfant, de toutes les beautés que donne la nature à celles qui peuvent lui obéir sans désobéir à aucune loi morale ; et n'aie jamais peur de nous laisser voir ce bonheur que nous te donnons.

Celui que tu as choisi, et que nous espérions te voir choisir, nous a paru ton égal en qualités et en défauts. Si tu lui trouves, plus tard, une supériorité imprévue, sois-en fière et ne t'humilie pas, car sa confiance en toi n'aura alors que plus de prix. Si tu le sens inférieur sur quelques points, compense ce vide par un surplus d'efforts et ne laisse jamais se rompre l'équilibre de vos deux âmes.

Ne crois pas, d'ailleurs, que ce soit une tâche difficile ; les plus sottes la remplissent avec génie quand elles aiment, et souvent les plus brillantes, les plus spirituelles, y échouent, faute d'aimer.

Je ne te parlerai pas de l'arrangement de ton ménage. Je t'ai élevée et instruite de mon mieux. Tu m'as vue à l'œuvre, tu m'as aidée. Souviens-toi de mes leçons, et je puis te dire avec un orgueil qui ajoute à la joie de ce grand jour : Souviens-toi de mon exemple !

Tu deviens l'enfant d'une nouvelle famille ; et la part que tu nous prends, ton mari, si bon, si respectueux, si filial qu'il soit et qu'il veuille se montrer, ne nous la rendra jamais ! Les parents donnent leur fille ; ceux qui ont des fils les reprennent souvent, beaucoup plus qu'ils ne les livrent, en les mariant ; car le foyer conjugal ramène le jeune mari au foyer paternel que fuyait le jeune homme.

J'ai donc mesuré toute la grandeur de notre séparation. C'en est une, malgré le voisinage. Tu me quittes réellement pour la première fois de ta vie, et pour toujours. Je suis surprise, en me sentant affligée, de me sentir heureuse. Ne va donc pas t'attrister à ton tour. Mon bonheur corrige mon chagrin ; ton inquiétude gênerait ton bonheur.

Le mariage, je puis te dire cela aujourd'hui, c'est pour la mère comme une seconde naissance de son enfant, qui la quitte en lui déchirant le sein, mais en lui épanouissant le cœur ! Va ! ne te retourne pas pour regarder si je pleure. Je suis impatient de te voir dans ton enfance nouvelle, dans ta jeune destinée ; de suivre tes pas dans ce chemin inconnu, que je vais reconnaître, à mesure que tu le connaîtras.

Sois véritablement la fille de ceux qui t'appelleront leur fille. Appelle-les, à ton tour, *mon père et ma mère*, sans exiger pour nous, de ton mari, la réciprocité d'un langage filial qui lui coûterait peut-être davantage et qui nous toucherait moins.

Les femmes ont la tendresse plus prompte, plus facile, plus ingénieuse ; les hommes mettent de la fierté jusque dans leur reconnaissance.

MME. LOUIS ULBACH.

NOUVELLES DIVERSES.

— Nous trouvons dans les journaux japonais une histoire assez étrange et qui ressemble quelque peu à nos légendes fantastiques du siècle passé :

Un vampire, raconte-t-on, hante pendant la nuit les alentours de Moryama et de Nosou dans la province d'Omi : il dévore ceux qu'il surprend le soir, et plusieurs personnes ont déjà été victimes de cet être mystérieux qui n'est autre, paraît-il, qu'une femme ayant appartenu à une catégorie de son sexe qu'on ne nomme pas. Atteinte d'une maladie affreuse, cette misérable a demandé à un médecin de lui donner, coûte que coûte, un remède qui pût la guérir.

L'empirique lui a répondu que ce remède existait bien, mais qu'il était impossible de se le procurer à prix d'argent : c'était le cœur d'un être humain. Alors la malheureuse s'est réfugiée dans les défilés

d'une montagne où elle se tient cachée pendant le jour, et elle apparaît le soir en quête des voyageurs. Si quelqu'un vient à passer, elle se précipite sur lui à la faveur de l'obscurité, l'égorge et lui arrache le cœur pour le dévorer.

—LA VENGEANCE D'UN MARI GREG.—En revenant des champs, le paysan B..., d'Amaroussi (Grèce) trouva auprès de sa femme un jeune homme que sa vue ne rendit pas heureux. Le paysan, un géant, pria poliment le jeune homme de sortir de chez lui. On comprend qu'il ne se fit pas répéter cette sommation. Resté seul avec sa femme, il lui coupa les cheveux, lui noircit le visage de suie, la battit comme plâtre et battit le tambour. Il fit appeler ses voisins, que l'état de la malheureuse femme n'émut guère, la tira de sa maison, l'attacha à un arbre, puis se mit à danser autour avec ses voisins, qui lui crachaient tous à la figure en passant devant elle. Inutile de dire que le mari donnait l'exemple.

—Un télégramme de Philadelphie nous apprend que, samedi dernier, le drapeau canadien a été hissé au sommet de la bâtisse du département canadien, au milieu d'une grande réjouissance.

Le mât qui étale nos couleurs nationales surpasse tous ceux des terrains de l'exposition; sa longueur est de 90 pieds; il a été tiré des forêts du Nouveau-Brunswick.

Les juges anglais et les commissaires des colonies et de l'étranger ont été reçus à l'hôtel St. George. Après la cérémonie, le col. Herbert B. Sandford, B. A., président de la commission anglaise, en présence de l'assemblée, a hissé le drapeau canadien, qui a été salué d'acclamations retentissantes.

—CONCOURS D'ÉLOQUENCE DE L'INSTITUT CANADIEN.—L'Institut Canadien aime à rappeler au public que le concours d'éloquence ouvert au mois de janvier, sera clos, le 1er septembre prochain, et qu'un jury composé de trois personnes d'un mérite littéraire reconnu, a été choisi pour examiner les pièces. La plus grande latitude est laissée aux concurrents pour traiter le sujet, *Christophe Colomb*, (étude historique, éloge historique, etc., etc.) Pour autres informations, on peut voir le numéro du 27 janvier de l'*Opinion Publique* qui contient le règlement du concours.—(Communiqué).

—LES TROIS SAINTS DE GLACE.—D'après une tradition fort accréditée parmi les jardiniers et les cultivateurs, le mois de mai présenterait tous les ans une période d'environ trois jours, pendant laquelle la température serait notablement plus basse que pendant le reste du mois.

A ce sujet, une anecdote. Elle est prussienne, et elle a près d'un siècle, ce qui n'enlève rien à sa singularité.

Le 1er mai 1780, la température étant très-douce, le grand Frédéric ordonna que les oranges fussent retirés du local où ils avaient passé l'hiver, et qu'on les installât à leurs postes d'été.

—Mais sire, observa le jardinier en chef, vous ne craignez donc pas les trois saints de glace ?

Ces trois saints dont les fêtes tombent les 11, 12 et 13 mai, sont saint Mamert, saint Pancrace et saint Gervais.

Le grand Frédéric, qui était un esprit fort, ne se préoccupait pas plus des saints de glace que des autres; il voulut que l'ordre donné par lui fût exécuté.

Les orangers furent sortis. Il continua à faire très-beau pendant quelques jours, mais dans la nuit du 10 mai, ils commencèrent à souffrir, et le 14 au matin ils étaient tous gelés.

Depuis cette époque, il a été constaté souvent que la croyance des jardiniers aux saints de glace n'est pas sans fondement. La période des trois jours de froid du mois de mai a été signalée dans beaucoup de régions, seulement elle ne tombe pas partout en même temps. A Paris, elle survient les 13, 14 et 15, à Lyon, les 19, 20 et 21 mai.

L'explication la plus plausible donnée jusqu'à présent de ce phénomène, consiste à attribuer ce froid à des fontes de neige se produisant à des époques à peu près fixes. La neige en fondant absorbe, on le sait, une grande quantité de chaleur qu'elle emprunte aux corps environnants et à l'air avec laquelle elle est en contact.

—Un journal irlandais, le *Nordlingr*, donne d'intéressants détails sur la visite que deux paysans ont faite au volcan de Dynginfields.

Après une journée de marche, ils atteignirent la montagne Askya qu'ils gravèrent au milieu d'une tempête de neige.

Ils campèrent au milieu des neiges et y attendirent la venue du jour. Le 8 au matin, le temps se maintenant, les deux voyageurs descendirent dans l'intérieur du volcan; ils y aperçurent distinctement le cratère qui se trouve au sud-est. A l'extérieur, ce cratère est entouré de rochers élevés; du plateau intérieur, l'accès n'est pas difficile. Il a environ 1 mille de circonférence; l'espace alentour paraît s'être affaissé de 800 à 1000 mètres.

Ayant trouvé du côté nord, un éboulement de sable, les hardis paysans résolurent de descendre par là.

Cette descente, ils l'opérèrent au moyen de leurs cordes; mais ce ne fut pas sans danger; ils rencontrèrent sur leurs routes des solutions de continuité d'où l'on entendait s'échapper de sourd bouillonnements; par endroits, le sable était remplacé par une argile grasse et glissante. Enfin ils atteignirent le fond du cratère, où ils trouvèrent un lac d'eau bouillante dont les eaux paraissaient avoir une assez grande profondeur.

Ils firent le tour de ce lac, au moins dans les endroits où la marche fut possible; partout ils rencontrèrent des sources chaudes, des ruisseaux où l'eau bouillait, des crevasses d'où s'échappait la fumée; ils y brûlèrent leurs souliers, (Ces pauvres paysans avaient chaussé, pour la circonstance, des souliers neufs). En certains endroits, le sol était si mou qu'ils durent y ramper; partout s'élevait une vapeur de soufre qui les étouffait.

Dans la partie sud du lac, ils trouvèrent des fentes, des crevasses et des ruisseaux très rapprochés les uns des autres, où le pied n'avait pas de prise; on entendait un bruit pareil à celui du tonnerre, bruit qui poursuivit encore les voyageurs, à leur retour, quand ils se trouvaient à deux milles de là.

Un peu au nord du grand cratère s'étendait une autre ouverture de 200 mètres de large et autant de profondeur; la fumée n'y était pas moins épaisse; le bruit n'y était pas moins fort; de là débouchait une masse liquide et bouillante occupant une étendue de 4 mètres de largeur.

La visite de ces deux braves paysans au volcan a duré deux jours.

—On s'occupe beaucoup, à Berlin, de l'arrestation du rédacteur en chef de la *Germania*, qui, dans un article essentiellement historique, a prédit que la dynastie des Hohenzollern serait détrônée d'ici à dix ans et monterait même sur l'échafaud, si elle continuait à fermer les yeux sur le socialisme.

—On sait que Miani et Shweinput ont découvert en Afrique une race de nains. Une découverte pareille vient d'être faite à Ceylan. Le *Siecle* analyse un rapport qui a été lu au *British Association* à Bristol, par M. Harshtone sur cette étrange peuplade :

Dans les jungles qu'il habite, le Vedda apparaît comme un être à deux pieds, chétif et comme *noué*. Sa taille excède rarement 1 m. 40 à 1 m. 50; ses pouces sont courts et très semblables à ceux des singes, ses cheveux longs et roides. Il existe un contraste frappant entre la faiblesse générale de sa structure et la vigueur de ses bras, habitués à servir de l'arc. Le Vedda apprivoisé par la fréquentation des indiens, vient à la longue à se construire une hutte; mais, s'il est loin des établissements, on l'en trouve toujours dépourvu, et se retirant pour la nuit dans l'anfractuosité d'un rocher, dans le creux d'un vieil arbre, ou même, comme l'orang-outang, dans une sorte de nid placé à l'intersection des maîtresses branches. Il sait allumer du feu à la méthode sauvage, en frottant deux morceaux de bois, et parfaitement tirer l'arc. Il se nourrit de miel, de lézards, de chair de singe, de daim et de sanglier, animaux qu'il tue fort adroitement à l'aide de ses flèches.

Le Vedda possède un instinct de coquetterie qui le rapproche de l'humanité. Il se fabrique des colliers avec des baies et de petites pierres; depuis l'invention des cartouches à gaines métalliques, il emploie à cet usage les vieux étuis qu'il peut ramasser. Il n'en est pas encore arrivé à distinguer les couleurs et n'a pas de mots pour les exprimer. Il ne peut compter que jusqu'à dix et seulement à l'aide de ses doigts: sa mémoire est si peu développée qu'il lui faut presque toujours avoir sous les yeux la personne ou l'objet dont on lui parle pour en prononcer le nom.

Une des particularités les plus curieuses des Veddas est qu'ils ne rient jamais. M. Harshtone a employé tous les moyens possibles pour provoquer chez eux un accès de gaieté sans y parvenir.

Bien plus, dès qu'ils voient rire, ils se mettent en colère, faisant mentir le proverbe qui dit que le rire est contagieux.

—On mande de Salonique :— "L'Amérique n'a en Orient ni intérêts politiques ni intérêts commerciaux, et cependant elle y entre tient une ambassade et un corps consulaire très-nombreux. Les Américains sont très redoutés des Turcs, parce qu'ils les traitent en véritables Peaux-Rouges, et appuient leurs protégés, sans s'inquiéter de savoir s'ils ont tort ou raison; de plus ils semblent avoir à tâche de prendre partout le contre-pied des Anglais. Il paraît que depuis quelque temps les Bulgares se sont mis sous leur protection. L'*American Missionary College* de Bebek, qui a rendu de grands services à la population chrétienne de la Turquie, est particulièrement fréquenté par des étudiants bulgares et entretient des relations intimes avec les meilleures familles chrétiennes de la Bulgarie. Les consuls Allemands font aussi de la propagande protestante pour avoir quelque chose à faire.

—Une correspondance parisienne publie les curieux détails qui suivent :

Lorsqu'Abdul-Medjid se sentit près de mourir, il appela à son chevet son frère et successeur, Abdul-Aziz, pour lui recommander ses enfants. Cette entrevue suprême fut émouvante. Les deux fils de Mahmoud restèrent d'abord silencieux : l'aîné, perdu dans ses pensées ; le plus jeune, pleurant. Enfin, Abdul-Medjid découvrit d'un geste rapide son corps, que la maladie et les excès avaient réduit à l'état de squelette, puis il s'écria ; "Regarde, mon frère, ce que Dieu fait d'un sultan !"

Ce que Dieu fait d'un sultan, le comprend-il bien, Abdul-Aziz, cette pauvre victime "des erreurs du mahométisme, des ignorances et des dépravations du harem ! Et pourtant Dieu nous garde d'insulter à sa triste fortune, nous Français ! Rappelons-nous qu'à la première heure de nos désastres—à l'heure maudite où il ne venait que des insultes de l'étranger—le sultan actuel conçut le dessin magnanime de se mettre à la tête de la flotte, d'aller débarquer à Marseille et de courir sus aux Allemands. Ce n'est pas l'Angleterre qui se serait laissé aller à cet enfantillage de sentiment !

—La ville de New-York va se trouver sous peu dotée d'une nouvelle bibliothèque publique : celle que M. James Lenox, le célèbre millionnaire, a fait construire dans la 5e avenue, entre la 70e et la 71e rue. L'édifice couvre toute l'espace comprise entre ces deux rues. Quant aux livres qui y seront mis à la disposition du public, ils sont déjà en grande partie en place, et M. Lenox, qui veut que ses compatriotes puissent déjà jouir sa vie durant du splendide présent qu'il leur offre, s'occupe chaque jour de ranger les nouveaux volumes qui arrivent. La bibliothèque particulière de M. Lenox, qui comprend nombre d'ouvrages de prix, doit servir de fonds à ce nouveau temple de la science.

A la bibliothèque sera annexée une fort belle collection de tableaux.

M. Lenox n'a pas dépensé moins de \$500,000 pour la construction seulement de l'édifice.

POÉSIE.

(FRAGMENT.)

Restons, car au retour on court risque souvent
De ne retrouver plus son vieux père vivant ;
Et votre chien vous mord, ne sachant plus connaître
Dans l'étranger bruni celui qui fut son maître ;
Les cœurs qui vous étaient ouverts se sont fermés :
D'autres en ont la clef, et dans vos plus aimés,
Il ne reste de vous qu'un vain nom qui s'efface.
Lorsque vous revenez, vous n'avez plus de place ;
Le monde où vous viviez s'est arrangé sans vous,
Et l'on a divisé votre part entre tous.

C'est le monde.—Le cœur de l'homme est plein d'oubli ;
C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli,

L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
Qu'un autre amour dans l'âme ; et la larme qui tombe
N'est pas séchée encor que la bouche sourit,
Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit.

—Restons pour être aimés, et pour qu'on se souvienne
Que nous sommes au monde ; il n'est amour qui tienne
Contre une longue absence ; oh ! malheur aux absents !
Les absents sont des morts, et comme eux impuissans ;
Dès qu'aux yeux bien-aimés votre vue est ravie,
Rien ne reste de vous qui prouve votre vie ;
Dès que l'on n'entend plus le son de votre voix,
Que l'on ne peut sentir le toucher de vos doigts,
Vous êtes morts ; vos traits se troublent et s'effacent
Au fond de la mémoire, et d'autres les remplacent.
Pour qu'on lui soit fidèle, il faut que le ramier
Ne quitte pas le nid et vise au colombier.
Restons au colombier.

LE PAPILLON.

Pourquoi t'approcher en silence
Et menacer mon vol joyeux ?
Par quelle involontaire offense
Ai-je pu déplaire à tes yeux ?

Je suis la vivante étincelle
Qui monte et descend tour à tour ;
La fleur à qui Dieu donne une aile,
Un souffle, un regard, un amour.

Je suis le frère de la rose ;
Elle me cache aux importuns,
Puis sur son cœur je me repose
Et je m'enivre de parfums.

Ma vie est toute heureuse et pure,
Pourquoi désires-tu ma mort ?
Oh ! dis-moi, roi de la nature,
Serais-tu jaloux de mon sort ?

Va, je sais bien que tu t'inclines
Souvent pour essuyer des pleurs,
Que tes yeux comptent les épines
Où je ne vois rien que des fleurs.

Je sais que parfois ton visage
Se trouble et s'assombrit soudain,
Lorsqu'en vain je cherche un nuage
Au front de l'horizon serein.

Mais celui dont la main divine
A daigné nous former tous deux,
Pour moi parfuma la colline
Et de loin te montra les cieux.

Il me fit deux ailes de flamme,
A moi, feu follet du printemps ;
Pour toi, son fils, il fit une âme
Plus grande que le firmament.

Ecoute ma voix qui t'implore,
Loin de moi détourne tes pas !
Laisse-moi vivre un jour encore,
O toi qui ne finiras pas !

Mon bonheur à moi, c'est la vie,
La liberté sous le ciel bleu !
Le ruisseau, l'amour sans envie ;
Le tien..... c'est le secret de Dieu !

MARIE JENNA.

ANNONCES NOUVELLES.

HECTOR PAGEAU*SEUL AGENT***POUR LES MACHINES A COUDRE****RAYMOND,****No. 92, RUE ST. JEAN,****HAUTE-VILLE.**

A toujours en mains un grand assortiment d'AIGUILLES pour toutes sortes de Machines à Coudre.

Québec, 24 juin 1876.—1m.

VINS, LIQUEURS !!**Vins de la Maison Duclos Freres****BORDEAUX.****Nazaire Turcotte****MARCHAND DE VINS ET LIQUEURS, EN GROS****RUE DALHOUSIE.**

Vient de recevoir directement de Bordeaux par le *Truch*, du vin français rouge et blanc, en bouteilles et demi-bouteilles, ainsi qu'en fûts, par barriques et demi-barriques, aussi, de l'absinthe Suisse, du Vermouth, etc.

Les vins blancs, de qualité exceptionnelle, se composent surtout de Sauterne et de Barsac. Le *Strehpey*, autre navire français, venu de la Charante, a apporté aussi une uve cargaison de cognac en fûts et en caisses de la fameuse maison **QUANTIN & CIE.**

Ces vins et liqueurs sont en vente dans les principales maisons de la Cité.

Québec, 10 juin 1876.

BRITISH NORTH AMERICAN.**Maison de Rafrachissements****SITUÉE***A la Canadiere**A un mille de distance du Pont Dorchester.*

Les habitués du *Delmonico* et le public en général seront certains de trouver au *British North American*, les vins les mieux choisis et les meilleurs cigares. La nouvelle maison de M. Thomas Lavallée est une maison de premier ordre, tout-à-fait exceptionnelle.

Québec, 10 juin 1876.

MOUNTAIN HILL HOUSE

(ci-devant Hôtel Fréchette.)

94, Cote Lamontagne, Basse-Ville, QUEBEC.**JOSEPH TRUDEAU,**

Propriétaire.

Québec, 3 juin 1876.

DUQUET & DALLAIRE**Horlogers et Bijoutiers.****No. 179,****RUE ST. JOSEPH,****ST. ROCH.**

MM. Duquet et Dallaire viennent de recevoir leur dernière importation qui complète leur assortiment en

MONTRES ET BIJOUX,**EN OR ET EN ARGENT.****HORLOGES, ETC., ETC.**

qu'ils vendent à très-bas prix.

Montres, Horloges et Bijouteries réparées et garanties.

Toute commande sera exécutée avec soin et promptitude.

DUQUET & DALLAIRE,

179, Rue St. Joseph.

Québec, 3 juin 1876.—1m.

J. & W. REID**No. 40, Rue St. Paul, Quebec.**

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le rembrassage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier Goudronné pour couvertures de maisons.

Papier à envelopper, Gris, Brun, Drabe et Manilla, de toute grandeur et de toute qualité.

Sacs de papier fait à la machine, pour épicerie et nouveautés, de toute qualité et de toute grandeur.

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre.

Enfin toutes sortes de Papeteries.

Le tout sera vendu au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID,

Québec, 18 juin 1876.

PROGRES.**NOUVEAU MAGASIN**

DE

CHAUSSURES,**EN GROS ET EN DETAIL,***Au No. 260, RUE ST. JOSEPH, vis-à-vis M.**Frs. Laflamme, boulanger, et au No. 60,**RUE DU PONT, ST. ROCH.***M. GEORGE BINET**

Désire informer ses amis et le public en général qu'il a en main un assortiment considérable de CHAUSSURES FINES ET DE TRAVAIL, de la plus grande élégance et de la première qualité, qu'il vendra à très-bon marché.

Il est aussi prêt à recevoir des commandes pour des ouvrages de toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures, les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers; le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société **CAMPBELL & BINET**, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en main, telles que :

BOTTINES DE PRUNELLE, pour Dames, Filles et Enfants;

BOTTES, SOULIERS et CONGRESS de travail, pour Hommes et Garçons;

CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.

*Une visite est respectueusement sollicitée.***GEO. BINET.**

N. B.—Les marchands de la campagne sont spécialement invités à venir examiner nos chaussures et voir nos prix avant d'acheter ailleurs.

Québec, 24 juin 1876.—1m.

A L'ENSEIGNE DU CASTOR.**ADJUTOR DELISLE**

IMPORTATEUR DE

MARCHANDISES SECHES**No. 151, Rue St. Joseph, St. Roch****QUEBEC.**

Québec, 27 Mai 1876.—1m

AU CHAPEAU D'OR.**A. A. DECHENE,****MANCHONNIER ET CHAPELIER,****No. 197, rue St. Joseph,****ST. ROCH, QUÉBEC.**

Le soussigné prend la liberté d'informer ses nombreux amis et le public en général qu'il a maintenant ouvert son établissement de Chapelier et Manchonnier au No. 197, rue St. Joseph, St. Roch, et qu'il est prêt à y détailler les plus beaux articles dans cette branche de commerce.

A. ALPHONSE DÉCHÈNE.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

E. Tremblay & Cie.,

MARCHANDS-EPICIERIS,

89, Coin des rues de l'Eglise et
Des Fossés, Saint-Roch,

QUEBEC.

Ont constamment en main des Epicerie des
mieux choisies, à vendre à bon marché.

S'occupent spécialement entre autres choses
du commerce de biscuits et sucreries de toutes
sortes, de première qualité, de la célèbre mai-
son Hossack, Woods & Cie., dont ils sont les
agents.

Le public y trouvera toujours un des assor-
timents les plus complets

En Gros et en Detail,

A des prix extrêmement réduits.

Les marchandises sont transportées gratui-
tement à domicile ou sur les quais, dans toutes
les parties de la ville, à n'importe quelle heure
de la journée.

Québec, 27 Mai 1876.

Simon Bedard

30, Rue de la Fabrique, Haute-ville

IMPORTATEUR DE

MONTRES,

BIJOUX, en Or et en Argent,
ARGENTERIE,

HORLOGES AMÉRICAINES

DE TOUTES SORTES

Montres, Horloges et Bijouteries réparées
avec soin et promptitude.

Québec, 27 Mai 1876—1m.

POULIOT & ROBITAILLE,

MARCHANDS DE NOUVEAUTES.

NO. 103, RUE ST. JOSEPH,

NO. 72, RUE DU PONT,

St. Roch, Quebec.

Québec, 27 Mai, 1876.—4f

Magasin de Fruits de St. Roch

No. 94, RUE DU PONT.

Le sousigné à l'honneur d'informer ses
amis et le public en général qu'il a transporté
son établissement au No. 94, rue du Pont, où
on trouvera toujours les fruits les plus nou-
veaux et tout ce qui concerne cette branche de
commerce.

Ayant agrandi considérablement son éta-
blissement et ayant ajouté une salle pour
Lunch de midi à deux heures, il espère méri-
ter l'encouragement du public pour les efforts
qu'il a faits jusqu'à ce jour pour fonder une
maison de première classe dans ce genre à
St. Roch.

F. X. SAUVIAT,

Marchand de Fruits.

Québec, 27 Mai 1876.

BLUMHART & Cie

Papetiers

Agents pour la vente des produits
du Canada Paper Co.

PAPIER A IMPRIMER,

PAPIER A ENVELOPPER,

SACS DE PAPIER.

Agents pour la célèbre manufac-
ture de CRANE & CIE.,

PAPIERS A BILLETS DE BANQUE,

PAPETERIE DE BUREAU.

EN GROS ET EN DETAIL.

BLUMHART & CIE,

87, Rue St. Pierre.

Québec, 27 Mai 1876.

Au Bloc Brunet

COIN DES

Rue St. Joseph et de la Chapelle,

ST. ROCH.

L. N. HENAUULT

Marchand de Nouveautés

A l'honneur d'informer ses pratiques et le
public que son importation du printemps est
maintenant reçue et que tous les départements
de ses magasins sont au grand complet.

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX,

FLEURS,

ÉTOFFES A ROBES

ET A COSTUMES,

ETC., ETC.

DRAPS, TWEEDS, ETC.

Une visite est respectueusement
sollicitée.

L. N. HENAUULT.

Québec, 27 Mai 1876.

JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE,

QUEBEC.

(BATISSE STADACONA.)

Québec, 27 Mai, 1876.—4f

LE REVEIL

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAIT LE SAMEDI.

Bureaux, 30, Rue St. Louis,

QUEBEC.

ABONNEMENTS.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de
chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00

Pour quatre mois..... 1.00

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois.....\$0.75

Pour 3 mois..... 2.00

Pour 6 mois..... 3.00

Pour l'année..... 4.00

Chaque ligne additionnelle..... 0.10

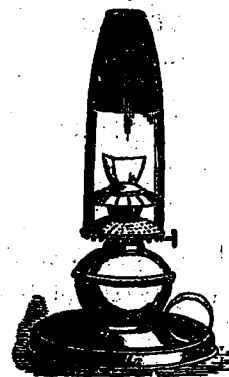
Québec, 27 Mai 1876.

F. O. Vallerand

IMPORTATEUR,

Cote Lamontagne, et 14 rue Notre-Dame
BASSE-VILLE.

LAMPES, FANAUX, VERRERIES



Huile de Charbon,
Pétrole,
Kerosene,
Benzine,
Huile pour Machines,
Huile Noire.

AUSSI :

Globes,
Cheminées,
Abat-Jour,
Mèches,

ET AUSSI

Tous les articles nou-
veaux et améliorés
dans ce genre.

Québec, 27 Mai 1876.

I. P. DERY

LIBRAIRE,

IMPORTATEUR DE

LIVRES DE PIÉTÉ,

ARTICLES DE BUREAUX,

LIVRES BLANCS,

PAPETERIES.

VINS ANAOYSÉS,

CIRE, CIERGES,

CLOCHES, ETC

40, RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE

Quebec.

Québec, 27 Mai 1876—m.



J. B. LALIBERTE,
CHAPELIER ET MANCHONNIER,
No. 54, Rue St. Joseph, St. Roch,
QUEBEC.

A constamment en main toutes sortes de
Chapeaux et Fourrures,
de toutes descriptions, confectionnés pour
Dames et Messieurs, dans le meilleur goût.
*Salle d'échantillons de Fourrures ouverte
tout le long de l'année.*
Québec, 24 juin 1876.—1m



EMILE JACOT,

IMPORTATEUR

— DE —



MONTRES ET BIJOUX FINS,
ARGENTERIES ET PENDULES,
ETC., ETC., ETC.

No. 37,  No. 37,

RUE de la COURONNE,
ST. ROCH, QUÉBEC.

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses
pratiques et le public en général qu'il vient de
recevoir d'Europe un assortiment considérable
de Montres, en or et en argent, bijouteries de
toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix
réduits.

AGENT  AGENT

Pour les célèbres lunettes brevetées de Black.
Québec, 27 Mai, 1876.—2m

TÉLESPHORE DROLET,
HORLOGER ET BIJOUTIER,

125, RUE DU PONT, ST. ROCH, QUÉBEC,

Porte voisine de M. Ovide Grenier, épicier.

Il se charge de réparer les Horloges, Montres,
Bijoux, etc., etc., avec le plus grand soin et la
plus grande promptitude et à des prix très-ré-
duits.

Une visite est respectueusement sollicitée.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

PELLETIER & LEMOINE,
AVOCATS,

RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE, QUÉBEC

Au dessus des bureaux de l'Assurance
Stadacona.

HEURES DE BUREAU: De 10 heures A. M., à 4 hs. P. M.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

VIN DE
QUININE
DE
CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,
Les dépressions morales,
La dispense,
La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES
Contrefaçons à bon Marché
Qui ne contiennent
NI QUININE,
NI SHERRY.

Le seul vin de Quinine véritable est
celui de

CAMPBELL

Nous n'avons rien à faire avec ces
imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T.
LeDroit, J. B. Z. Dubeau et Gingras &
Langlois.

Québec, 3 juin 1876.—6m

Edward Carbray

PAPETIERS

No. 62, Rue St. Paul, Basse-Ville,
QUEBEC.

SACS DE PAPIER,

BOITE EN CARTON,

BOITE A THÉ EN CARTON,


PAPETERIE,

FICELLE,

CORDAGE,

ETC., ETC.

L'assortiment est maintenant au com-
plet.

 Une visite est respectueusement
sollicitée.

Québec, 10 juin 1876.—1m.

DUQUET & CIE.

Horlogers et Bijoutiers,



NO. 1

NO. 1

RUE DE LA FABRIQUE, HAUTE-VILLE,
QUEBEC.

Ont constamment en main un des meilleurs
assortiments de montres en or et en argent, bi-
jouteries et orfèvreries de toutes sortes.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

JEAN BLOUIN,
TAILLEUR,

No. 5, ESCALIER CHAMPLAIN, No. 5,
BASSE-VILLE, QUÉBEC.

Ayant été plusieurs années dans une des
premières maisons de Montréal et des Etats-
Unis comme premier tailleur et ayant toujours
satisfait ses pratiques, espère par là mériter
l'encouragement du public.

PRIX MODÉRÉS.

Québec, 24 juin 1876.—1m.

A. LAPOINTE,

CHAPELIER ET MANCHONNIER
Coin des rues Des Fossés et du Pont,
ST. ROCH.

On trouvera toujours à cet établissement
un assortiment des plus complets en Chapeaux
de Satin, de Feutre, de Paille et de tout autre
genre. Chapeaux de toutes sortes réparés avec
soin et promptitude.

La seule manufacture de chapeaux à Québec.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Québec, 27 Mai 1876.—1m.

MAISON CANADIENNE

DE

E. M. Picard & Cie.,

Photographe

Et manufacturier de Cadres Dorés, en Noyer
Noir et Rustiques; tient toujours un assorti-
ment de Miroirs, Chromos, Gravures, etc.,

Le tout à des prix qui défient toute compé-
tition.

Le soussigné désire informer ses amis et le
public qu'il vient de faire une grande réduction
dans les prix des portraits sur zinc et sur cartes.

Vous pouvez juger de cette grande réduction
par les prix suivants:

Portraits sur Zinc—Pour une douzaine, 75

cents, pour quatre, 25 cts.

Portraits sur cartes—Pour une douzaine,

1 piastre.

Une visite est sollicitée.

L. M. PICARD,

31, rue Des Fossés, St. Roch,
Québec.

Québec, 27 Mai 1876.—1m.

Imprimé et publié par A. Bales, propriétaire et ré-
dacteur-en-chef, 30, rue St. Louis, Haute-Ville,
Québec.